

B.U. NANTES-LETTRES-DROIT



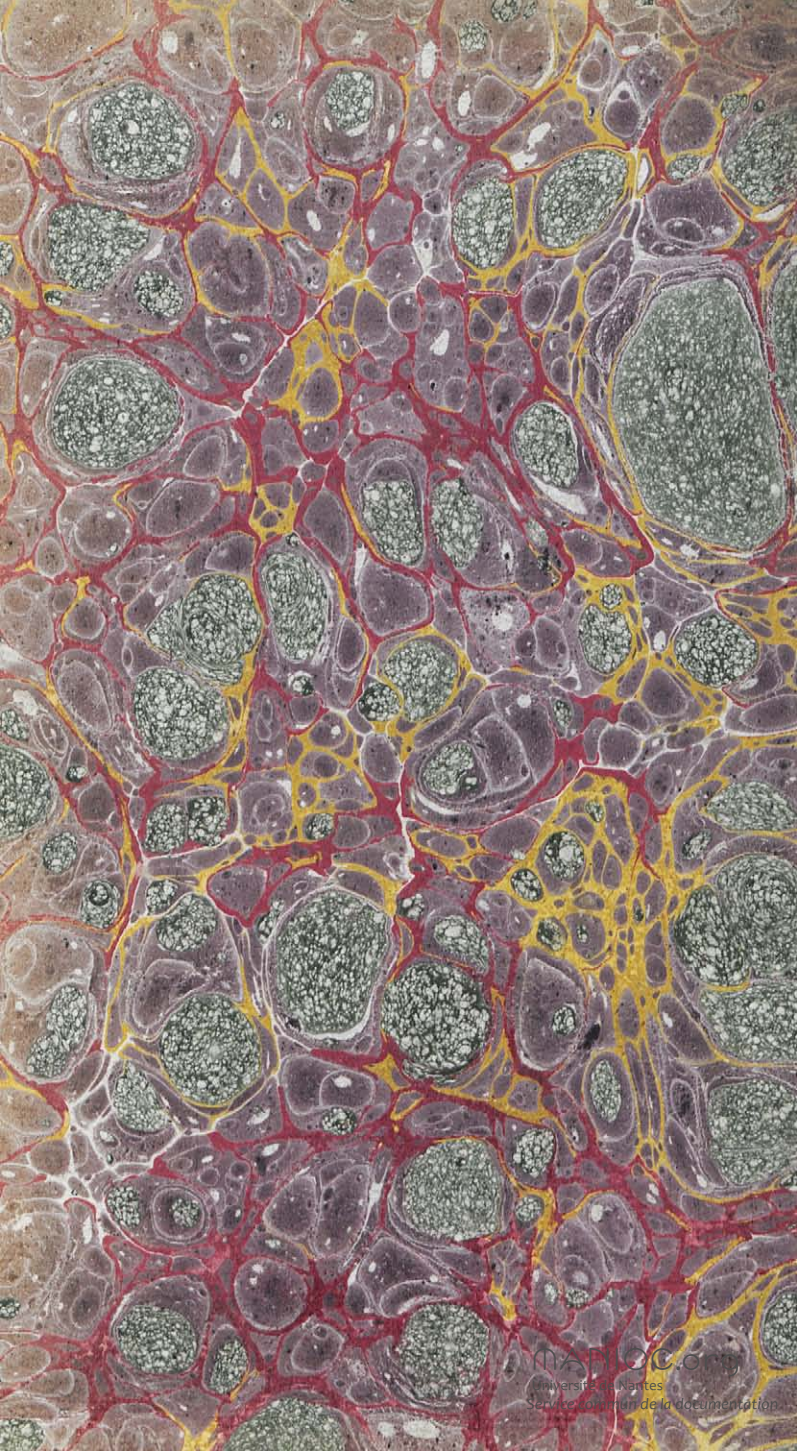
D

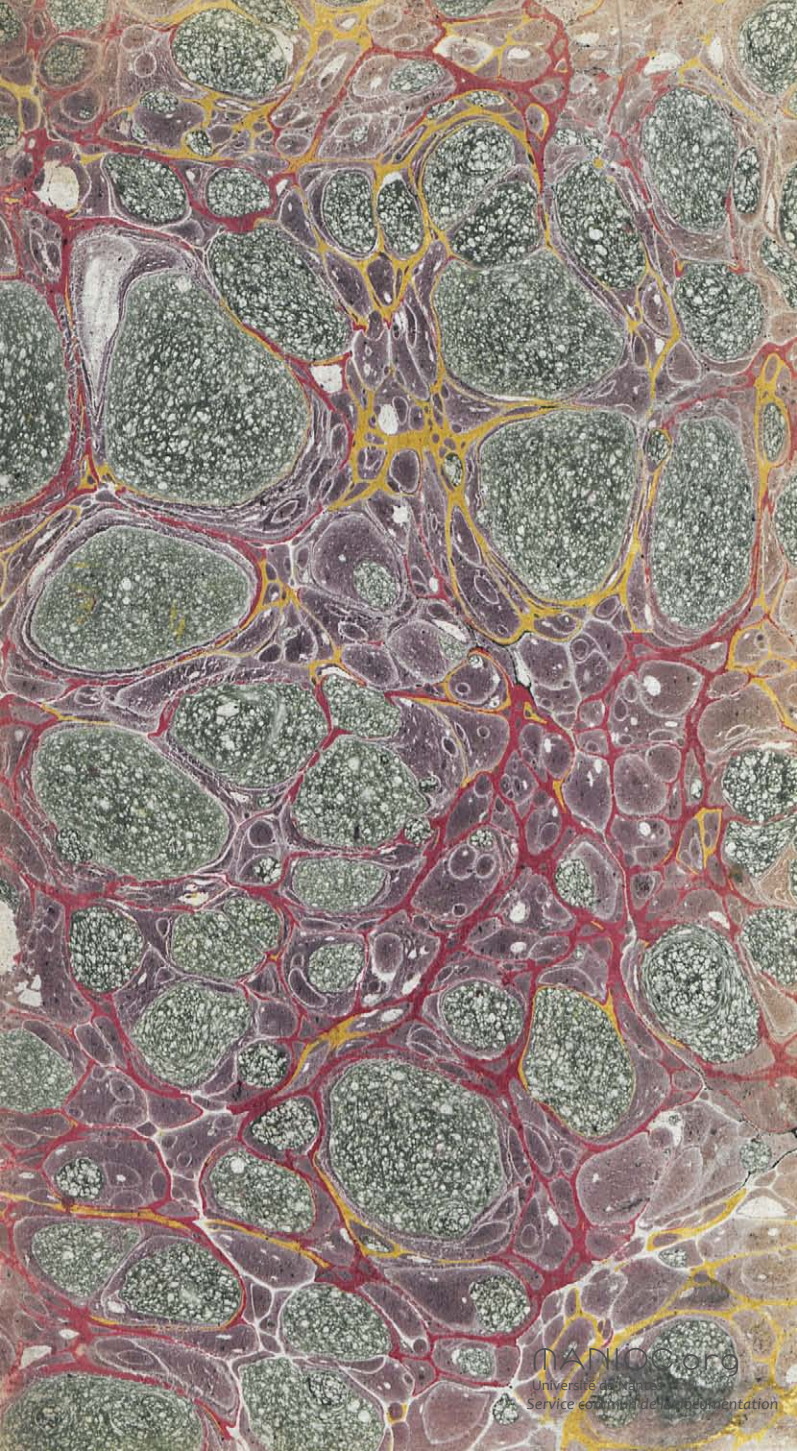
008 217807 3

Université

service de gestion des documents

service de gestion des documents



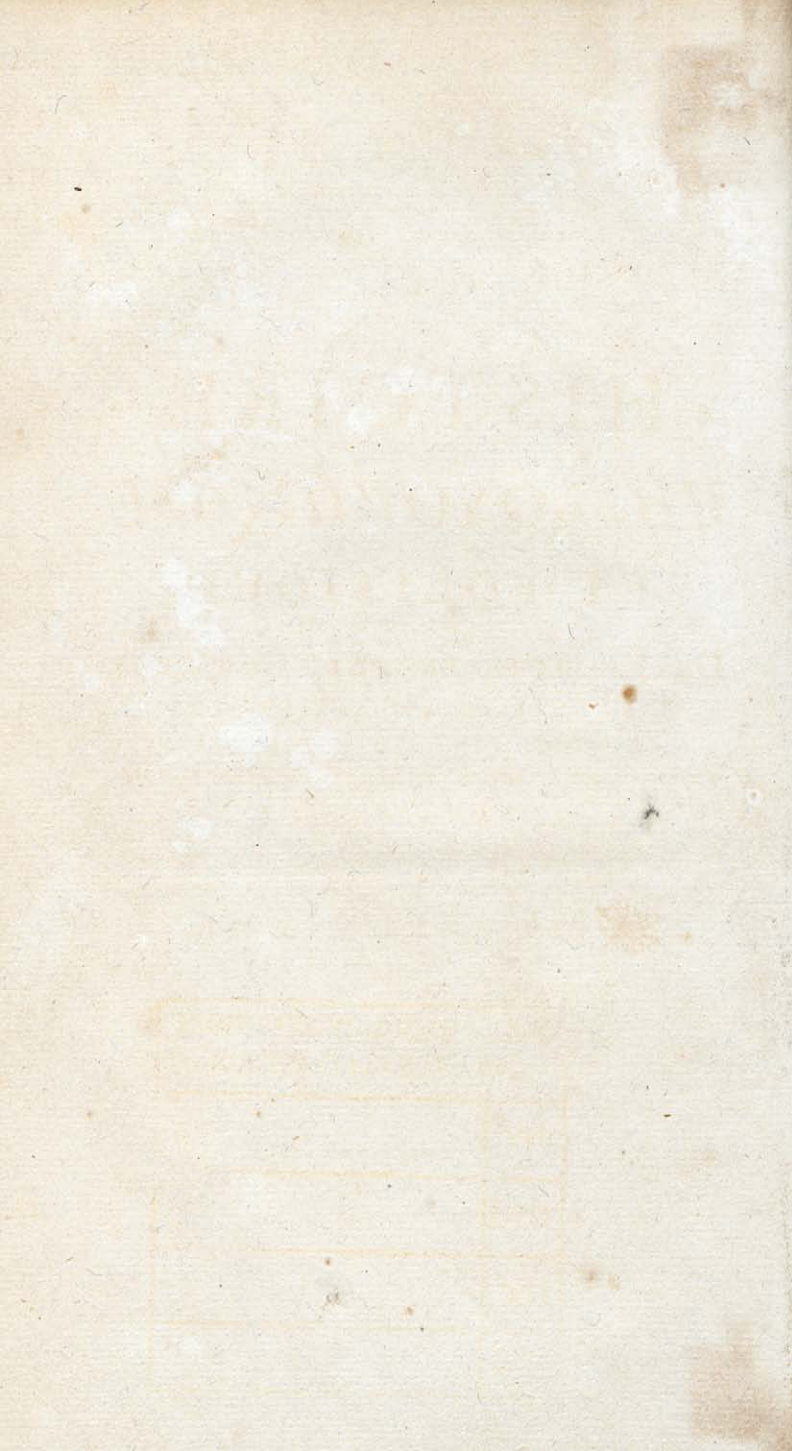


MANIOC.org

Université de Nantes  
Service européen de la documentation



HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET POLITIQUE  
DES LOIS



HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE NANTES - Lettres-Droit	
INV.	A 56 091 (9)
COTE	
LOC.	sous-sol
N° D	204630

Exclu  
du  
prêt

HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET POLITIQUE

DES ÉTATS-UNIS ET DE LA GÉOGRAPHIE  
DES ÉTATS-DANS LES DÉPARTS

Par M. DE LA HARPE, Secrétaire de l'Académie Française.

TOME NEUVIÈME

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE	
MONTAGNE-CAPELLA	
179	
180	
181	
182	







J. M. Moreau le Jeune Del. gto

N. De Laing aquare fort fait H. Guétemberg, sculp.

Penn achette des Sauvages le pays qu'il veut occuper

Liv. XVIII. Pag. 15.

HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

---

TOME NEUVIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de  
la Ville & de l'Académie.

---

M. DCC. LXXX.





# T A B L E

D E S

## I N D I C A T I O N S .

---

### LIVRE DIX-HUITIEME.

*Colonies Angloises fondées dans la Pensylvanie , dans le Maryland , dans la Virginie , dans la Caroline , dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.*

I. <b>P</b> ARALLELE d'un bon & d'un mauvais gouvernement. . . . .	Page 1
II. Principes des anabaptistes. . . . .	4
III. Origine & caractère des Quakers. . . . .	9
IV. Fondation de la Pensylvanie par Penn. Bases de sa législation. . . . .	13
V. Prospérité de la Pensylvanie. . . . .	21
VI. Etat actuel de Philadelphie. . . . .	38
VII. Origine du Maryland. Nature de son gouvernement. . . . .	47
VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland. . . . .	50
IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures. . . . .	52
X. Ce que le Maryland peut devenir. . . . .	61
XI. Par qui & comment a été établie la Virginie. . . . .	62

XII. <i>Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.</i> . . . . .	67
XIII. <i>A quel point la Virginie a poussé sa population &amp; son commerce. Quelles sont ses mœurs.</i> . . . . .	77
XIV. <i>Commencement des deux Carolines. Leur premier &amp; leur dernier gouvernement civil &amp; religieux.</i> . . . . .	85
XV. <i>Ce que les deux Carolines ont de commun.</i> . . . . .	93
XVI. <i>Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.</i> . . . . .	94
XVII. <i>Ce qui distingue la Caroline Méridionale.</i> . . . . .	102
XVIII. <i>Par qui, à quelle occasion, &amp; de quelle manière fut fondée la Georgie?</i> . . . . .	109
XIX. <i>Obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.</i> . . . . .	114
XX. <i>Situation &amp; espérances de la Georgie.</i> . . . . .	122
XXI. <i>La Floride devient une possession Espagnole.</i> . . . . .	124
XXII. <i>La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.</i> . . . . .	131
XXIII. <i>Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.</i> . . . . .	133
XXIV. <i>Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique.</i> . . . . .	142
XXV. <i>Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.</i> . . . . .	146
XXVI. <i>Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.</i> . . . . .	150
XXVII. <i>L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.</i> . . . . .	154
XXVIII. <i>Les grains de l'Europe ont été cul-</i>	

## DES INDICATIONS. VII

- tivés dans l'Amérique Septentrionale.* 156
- XXIX. *L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.* 159
- XXX. *Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.* 164
- XXXI. *Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront dans l'Amérique Septentrionale?* 167
- XXXII. *De quelles espèces d'hommes se sont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.* 171
- XXXIII. *A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale?* 189
- XXXIV. *Quelles sont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles?* 192
- XXXV. *Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.* 196
- XXXVI. *Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale.* 210
- XXXVII. *Règles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.* 212
- XXXVIII. *Etat de détresse où se trouve l'Angleterre en 1763.* 218
- XXXIX. *L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.* 221
- XL. *L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.* 230
- XLI. *Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister.* 235

VIII TABLE DES INDICATIONS.

- XLII. Les colonies étoient en droit de se  
séparer de leur métropole , indépen-  
damment de tout mécontentement. 247
- XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à  
l'Angleterre , lorsqu'elle vit la fer-  
mentation de ses colonies. . . . 272
- XLIV. L'Angleterre se détermine à réduire  
ses colonies par la force. . . . 287
- XLV. Les colonies rompent les liens qui les  
unissoient à l'Angleterre , & s'en  
déclarent indépendantes. . . . 299
- XLVI. La guerre commence entre les États-  
Unis & l'Angleterre. . . . 310
- XLVII. Pourquoi les Anglois ne sont point  
parvenus à soumettre les provinces  
confédérées. . . . 318
- XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées  
n'ont pas réussi à chasser les Anglois  
du continent Américain. . . . 328
- XLIX. La France reconnoît l'indépen-  
dance des États-Unis. Cette démarche  
occasionne la guerre entre cette cou-  
ronne & celle d'Angleterre. . . . 339
- L. L'Espagne n'ayant pas réussi à récon-  
cilier l'Angleterre & la France , se  
déclare pour cette dernière puissance. 359
- LI. Quelle doit être la politique de la  
maison de Bourbon , si elle est victo-  
rieuse. . . . 367
- LII. Quelle idée il faut se former des treize  
provinces confédérées. . . . 373

Fin de la Table du tome neuvième.

HISTOIRE



TABIEAU DU COMMENCEMENT DE LA NAVIGATION DE LA MER DU SUD

Depuis le 1er Janvier 1770, jusqu'au 31 Decembre 1770, copie des registres particuliers de chaque Compagnie.

NOMS	PAR L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE		PAR L'AMERIQUE MERIDIONALE		TOTAL
	DEPART	ARRIVEE	DEPART	ARRIVEE	
1					
2					
3					
4					
5					
6					
7					
8					
9					
10					
11					
12					
13					
14					
15					
16					
17					
18					
19					
20					
21					
22					
23					
24					
25					
26					
27					
28					
29					
30					
31					
32					
33					
34					
35					
36					
37					
38					
39					
40					
41					
42					
43					
44					
45					
46					
47					
48					
49					
50					
51					
52					
53					
54					
55					
56					
57					
58					
59					
60					
61					
62					
63					
64					
65					
66					
67					
68					
69					
70					
71					
72					
73					
74					
75					
76					
77					
78					
79					
80					
81					
82					
83					
84					
85					
86					
87					
88					
89					
90					
91					
92					
93					
94					
95					
96					
97					
98					
99					
100					

TABIEAU GENERAL DE LA NAVIGATION DE LA MER DU SUD

NOMS	PAR L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE		PAR L'AMERIQUE MERIDIONALE		TOTAL
	DEPART	ARRIVEE	DEPART	ARRIVEE	
1					
2					
3					
4					
5					
6					
7					
8					
9					
10					
11					
12					
13					
14					
15					
16					
17					
18					
19					
20					
21					
22					
23					
24					
25					
26					
27					
28					
29					
30					
31					
32					
33					
34					
35					
36					
37					
38					
39					
40					
41					
42					
43					
44					
45					
46					
47					
48					
49					
50					
51					
52					
53					
54					
55					
56					
57					
58					
59					
60					
61					
62					
63					
64					
65					
66					
67					
68					
69					
70					
71					
72					
73					
74					
75					
76					
77					
78					
79					
80					
81					
82					
83					
84					
85					
86					
87					
88					
89					
90					
91					
92					
93					
94					
95					
96					
97					
98					
99					
100					

TABLEAU DU COMMERCE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

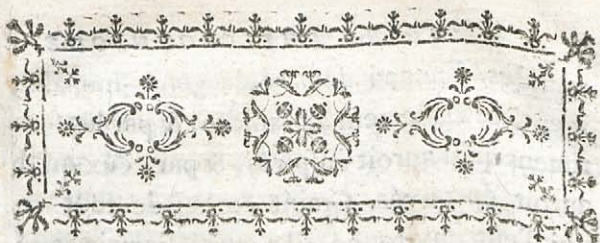
Avec les Indes occidentales, avec l'Afrique, avec le Midi de l'Europe & avec la Grande-Bretagne, depuis le 1<sup>r</sup> Janvier 1769 jusqu'au 1<sup>r</sup> Janvier 1770, copié sur les Registres particuliers de chaque Province.

Table with columns for EXPORTATIONS and IMPORTATIONS, categorized by province and destination. Includes sub-headers for 'Aux Indes occidentales', 'En Afrique', 'Au Midi de l'Europe', and 'Dans la Grande-Bretagne'. Rows list provinces like Canada, Terre-Neuve, etc.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA NAVIGATION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

Depuis le premier Janvier 1769 jusqu'au premier Janvier 1770.

Table with columns for BATIMENS EXPÉDIÉS and BATIMENS REÇUS, categorized by province and destination. Includes sub-headers for 'Pour le Continent', 'Pour les Indes occidentales', 'Pour l'Afrique & le Midi de l'Europe', and 'Pour l'Irlande & l'Angleterre'. Rows list provinces like Canada, Terre-Neuve, etc.



*HISTOIRE*  
**PHILOSOPHIQUE**  
*ET*  
**POLITIQUE**

*DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.*

---

**LIVRE DIX-HUITIEME.**

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie,  
dans le Maryland, dans la Virginie, dans la  
Caroline, dans la Georgie & dans la Floride.  
Considérations générales sur tous ces établis-  
semens.*

**L'INJUSTICE** ne fut jamais la base d'au-  
cune société. Un peuple, créé par un pacte  
aussi étrange, auroit été en même tems, & le  
plus dénaturé, & le plus malheureux des

*Tome IX.*

**A**

I.  
Parallèle  
d'un bon &  
d'un mau-  
vais gou-  
vernement.

2. *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE*

peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, & par les sentimens qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se feroit réjouir de ses malheurs; on se feroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se feroient réunies pour l'exterminer: mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit suffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution, tous se feroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. C'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus sema sur la terre, aussi-tôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un empire, fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient loisiveté, l'ignorance & la misère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en feroit adoré. Il auroit

Conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occupoit du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des traités qu'elle dicteroit, à la stabilité des loix qu'elle auroit simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour sa défense. Mais, au défaut de secours étrangers, elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de gouvernement sont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théâtre

#### 4 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, présentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus sages dans leurs constitutions, plus simples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur secret, s'il est permis de parler ainsi, paroissent ressembler davantage au second. Entre ces derniers, on peut compter la Pensilvanie.

II.  
Principes  
des anabap-  
tistes.

Le luthéranisme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire; lorsqu'on vit sortir de son sein orangeux une religion nouvelle, qui paroissoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme, qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorsque la persécution les irrite & les révolte jusqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptistes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doc-

trine. Les principaux chefs de cette secte avoient bien enseigné qu'il étoit inutile & ridicule d'administrer le baptême aux enfans, ainsi qu'on le pensoit, disoient-ils, dans la primitive église: mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce seul article de croyance, qui servoit de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition suspendoit chez eux les soins qu'ils devoient aux dogmes schismatiques, sur lesquels ils fondaient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'église & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inscrire parmi les fidèles qui devoient employer le glaive de Gédéon; c'étoit leur devise, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptistes songèrent à donner quelque fondement & quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération par un signe visible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inspiration pour former un corps d'armée, ils se liguèrent en 1525 pour composer un corps de religion.

## 6 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Dans ce symbole , mêlé d'intolérance & de douceur , l'église anabaptiste étant la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu , elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre église.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît , le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fidèles : mais il s'étend à tous , & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers chrétiens , est une assemblée impure , une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas besoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès , les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ , qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges , OUI , OUI ; NON , NON.

Le baptême des enfans est une invention du diable & des papes. La validité du



baptême dépend du consentement volontaire des adultes , qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut , dans son origine , le système religieux des anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur ; il ne produit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple , ce n'est pas lui rappeler ses droits , c'est l'inviter au meurtre & au pillage ; c'est déchaîner des animaux domestiques , & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer , ou les maîtres qui les gouvernent , ou les loix qui les conduisent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit , & jamais une égalité de fait. Les sauvages même ne sont pas égaux , dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois ; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse , n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la com-

## § HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

munauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partisans que dans le peuple. Les payfans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son uni-

que gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique, & lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des profélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la

III.  
Origine  
& caractère  
des Qua-  
kers.

bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les âmes sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers; qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déferoient. Ils ne reconnoissoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raison: mais ils se refusoient aux égards réciproques, qu'on appelle politesse; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, disoient-ils, ne devoit

se refuser à personne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils justifioient cette licence par l'usage de ceux même qui s'en offensoient, & qui tutoyoient leurs saints & leur dieu.

L'austérité de leur morale ennoblissoit la singularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroissoit un crime: si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, il présentoit l'autre joue: lui demandoit-on son habit, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeoient pour leur salaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du

## 12 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

nom de l'être saint, pour de misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile se changeoit en averfion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quands ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems : mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des

convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardents persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive: Cromwel leur donna de marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération. Mais on éluda ou l'on rejetta ses invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à

de la Pen-  
silvanie par  
Penn. Base  
de la légif-  
lation.

cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avancés considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé



dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit , parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau - Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne fait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent

pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si long-tems, en est descendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire  
de

de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille: mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût

faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrètement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un sol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous

les citoyens qui devenus majeurs, consentoient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à

punir , voulurent en fermer la source ; l'indigence & l'oïfiveté. On statua que tout enfant au-deffous de douze ans , quelle que fût fa condition , feroit obligé d'apprendre une profeflion. Ce réglemeut affuroit la fubfiftance au pauvre , & préparoit une refource au riche , contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité , en les rappelant à leur commune deftination , qui eft le travail , foit des mains ou de l'efprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit infpiré de légiflation plus propre à amener le bonheur. Les opinions , les fentimens , les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux , & fuppléèrent à ce qu'elle laiffoit d'imparfait. Auffi la profpérité de la Penfilvanie fut-elle très - rapide. Cette république , fans guerres , fans conquêtes , fans efforts , fans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paflionné , devint un fpectacle pour l'univers entier. Ses voifins , malgré leur barbarie , furent enchainés par la douceur de fes mœurs ; & les peuples éloignés , malgré leur corruption , rendirent hommage à fes

vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser & renouveler les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux fans maîtres & fans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, fans doute, les méchans rois ont besoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont besoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son père, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protègent.

La Pensilvanie est gardée à l'Est par l'o-

v.  
Prosperité  
de la Pen-  
silvanie.

céan; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey; au Sud, par la Virginie & le Maryland; à l'Ouest, par des terres qu'occupent les sauvages; de tous côtés, par des amis; & dans son sein, par la vertu de ses habitans. Ses côtes fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres li-

mites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancastre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedford, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcastle, de Kent & de Suffex, forment un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & ferein. Le climat très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré; mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent du nord-ouest, qui souffle des mon-



tagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singulièrement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au cli-

mat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appellèrent Euphrate, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle,

est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec symétrie. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ses limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes,

oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis , mais rejettent , avec raison , l'éternité des peines. La doctrine du péché originel , est , pour eux , un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme , leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires , ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut , qu'ils s'imaginent que , dans l'autre monde , les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes , qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices , dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus défintéressés que les Quakers , ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper , les dépouiller , les maltraiter , sans craindre ni représailles , ni plaintes de leur part : tant ils sont , par religion , ce que les stoïciens étoient par philosophie , insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver , une longue robe blanche , où pend

un capuchon pour tenir lieu de chapeau , couvre une chemise grossière , de larges culottes , & des souliers épais. En été, c'est le même habillement , si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près , les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux ; non que ce soit une loi , mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme , ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun , pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé , non-seulement une culture , des manufactures , tous les arts nécessaires à la petite société : mais encore un superflu d'échanges , proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate , les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour , si voisins de la dévotion , invitent à cette sainte union des âmes & des sens , quittent la ville , & vont former un établissement à la campagne ,

aux dépens du trésor public , qu'ils grossissent de leurs travaux , tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne , les Dumplers ne seroient que des moines , qui deviendroient , avec le tems , féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre , on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans , comme on peut désirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge , il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems , dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensylvanie , c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles , malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église , ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père. Ils ont vécu toujours en frères ; parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut , sur - tout , attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774 , cet établisse-

ment comptoit trois cens cinquante mille habitans, suivant le calcul du congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombreuse population : mais la vérité veut qu'on dise aussi que dans cette province l'esclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le fera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures, austères même, en Pensylvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensylvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt mères qu'en Europe, elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux, ni même sur le végétaux. Rarement détruit-elle les ré-

coltes. Aussi l'abondance est-elle constante; l'aisance est-elle universelle. L'économie particulière aux Pensilvains, n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins aisées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance, n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus



de 280,140 livres. La plus part même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On seroit consolé de ce malheur, si, comme la justice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensilvains, tranquilles possesseurs, libres usufruitiers d'une terre qui récompense toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur espèce. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leurs familles ? ils s'évadent ensemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière sa maîtresse ; & dans cette situation, ils vont se

présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers: punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de service, une dette de 112 liv. 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt & un ans, pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriachales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence.

On ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatifer, fans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Être suprême par des vertus, plus que par des prières. L'innocence & l'inscience gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au-moins envoie un de ses membres, pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte; ou si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq

cens personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroîtra singulière, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagère, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus

de force; tous les moyens, tous les ressorts y font plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corfes chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bière, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de ma-

tières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Pensilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaftres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Jusqu'ici cependant, le résultat de tant d'opérations a été au désavantage de la province, sans qu'on puisse ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une nécessité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit rester endetté tout le tems que le progrès de ses défrichemens exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir assez rapidement des richesses. La

Pensilvanie , qui fonde fa fortune fur la culture & fur la multiplication des troupeaux , ne doit arriver que lentement à la prospérité : mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie , c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn , propriétaire de toutes les terres , en accorde indifféremment par - tout & autant qu'on en demande , pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 sols par chaque centaine d'acres , & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sols 6 deniers. Il arrive de là que la province manque de cet ensemble , qui est nécessaire en toutes choses , & que ses habitans épars font la victime du moindre ennemi , qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres , & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs , il cultive , sans secours , un

jardin & un champ , suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux , arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines ; ils achètent du propriétaire de la province , des terres qui n'ont pas encore été payées ; ils bâtissent des demeures plus commodes , & étendent les défrichemens.

Enfin , des Allemands , que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde , viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie , avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769 , les exportations de la Pensilvanie s'élevèrent à 13,164,439 l. 5 sols 3 d. ; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

## VI.

Etat actuel  
de Philadelphie.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères* , qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt



milles de la mer , au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire , vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long , entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici , l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware ; mais sans renoncer aux idées du législateur , mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique , parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès , & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie , toutes tirées au cordeau , ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trottoirs , défendus par des poteaux , placés de distance en distance.

Les maisons , dont chacune a son jardin & son verger , sont construites de brique , & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois , elles doivent leur principal ornement , à des marbres de diffé-

rentes couleurs, qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration,

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque , formée , en 1732 , par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois , & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée , en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent , & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds , toujours renaissans , que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile , on y a joint des instrumens de mathématique & de physique , avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument , en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins , avec leurs commentateurs les plus estimés , & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752 , elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan , qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le collège , qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences , dut , en 1749 , son origine

42 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

aux travaux du docteur Franklin , dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles , opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems , cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles - lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine , la chymie , la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront , à mesure que les terres , devenues leur patrimoine , feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes , qui n'en reconnoît point de dominant , & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots , où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme , la superstition , ou la guerre , viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée , ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau - Monde , & la lumière apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins

de l'humanité , à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais , dont le principal a deux cens pieds de large , offrent une suite de magasins commodes , & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware , par le Schuylkill , par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde , que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention , & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain , c'est qu'en 1766 , il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la province entière , & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger , il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage , à proportion que la culture fera

des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie , de même que les autres villes de Pensilvanie , est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers. On ne sauroit assez chérir ces sectaires , pour leur modestie , leur probité , leur amour du travail , leur bienfaisance. Peut-être seroit-on tenté d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile , qui garantit un citoyen d'un autre citoyen , les fondateurs de la colonie devoient , dira-t-on , établir la sûreté politique , qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité , qui maintient l'ordre & la paix au-dedans , n'a rien fait , si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis , c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible , abandonner des agneaux à la discrétion des loups , & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuger.

Mais , d'un autre côté , comment associer

la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre , avec cet appareil de force offensive ou défensive , qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient , d'ailleurs , des ennemis , s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeâssent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays , ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès ; elle se consume & s'éteint , comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu , quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité , par l'esprit de fraternité , se ranime , comme l'arbre , sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude , pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste , le Quaker , ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance , ou lui donner du secours. Allez , peuples guerriers , peuples esclaves & tyrans , allez en Pensilvanie ; vous y trouverez toutes les portes ouvertes , tous les biens à votre discrétion ; pas un soldat , & beaucoup de

marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez, ou les vexez ; ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre-humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puissé - je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée, subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres, & serois-tu ravagée, subjuguée comme elles ? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler, dans mon esprit, la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle.



C'est sur cette perspective , que les Pennsylvains ont fondé leur sécurité future. Du reste , comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance , qui est en sentinelle , en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte : ils vivent le jour présent , sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques , comme ses prédécesseurs , Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce prince , leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible , qui ne visoit guère qu'au despotisme , il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix , où le schisme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive elle - même , il

VII.  
Origine du  
Maryland.  
Nature de  
son gouver-  
nement.

forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak & la Pensilvanie. Il se dispofoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina fes jours.

Un fils digne de lui, pourfuivit une entreprife fi consolante pour la religion de fa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naiffance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les défords qui ne font que trop ordinaires dans les états naiffans. La nouvelle colonie vit les sauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'emprefser de concourir à fa formation. Avec ce fecours inefpéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les confeils d'un chef vigilant, fe livrèrent de concert à des travaux utiles. Le fpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiffoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perfécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les  
catholiques

catholiques du Maryland, défabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la juridiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous

les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuâssent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII.  
 Evénemens  
 arrivés dans  
 le Mary-  
 land.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulsa de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la pro-

vince qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans pitié des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems, de patience, de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient sans force en Angleterre.

IX.  
Etat actuel  
du Mary-  
land. Ses  
cultures.

La province est très- arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, & cinq rivières navigables la traversent. L'air qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger & subtil à mesure que le terrain s'élève. Le printems & l'automne sont de la plus heureuse température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

C'est une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Aussi tous ou presque tous les terrains y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités : mais les travaux se sont fort accrus depuis que, selon le dénombrement du congrès, la population s'est élevée à trois cens vingt mille habitans.

Beaucoup sont catholiques, & beaucoup davantage sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les

hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les besoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves, occupés à plus ou moins de distance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'est une plante âcre, caustique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui prise intérieurement en substance, est un véritable poison plus ou moins actif, selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles; & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. Transportée dans les isles voisines, elle parvint bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle; & le tabac acquit de la célébrité. La

§4 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

mode & l'habitude en ont, avec le tems ; prodigieusement étendu la conformation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige, sont épaisses, mollasses, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légèrement purpurines. Leur calice tubule à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évasée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le pistil caché au fond de la fleur, & terminé par un seul style, devient en mûrissant, une capsule à deux loges, remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal, avide de suc.

On sème les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles, on les



arrache doucement , dans un tems humide , & on les porte , avec précaution , sur un sol bien préparé , où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre , avec ce ménagement , leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération , & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle ; l'étêter à deux pieds & demi , pour l'empêcher de s'élever trop haut ; la débarrasser des rejettons parasites ; lui ôter les feuilles les plus basses , celles qui ont quelque disposition à la pourriture , celles que les insectes ont attaquées , & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux ; & elles doivent rendre mille liv. pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité , le verd riant & vif de ses feuilles prend une teinte obscure. Elles courbent la tête : mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'é-

tend au loin. C'est alors que la plante est mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse fumer une nuit seulement. Le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le tems nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille ensuite de leurs feuilles, qui sont mises dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique est le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèse, l'Égypte y versent tout leur superflu. De ce port, il est envoyé en Italie où on le fume, après que la causticité qui lui est naturelle en a été adoucie

par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces sont de très-bonne qualité : mais si forts qu'on ne peut les prendre sans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie seroient assez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Prusse, la Poméranie récoltent une assez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, est mince & n'a ni saveur, ni consistance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Russie a fait semer dans ses colonies de Sarratow, sur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun succès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat est très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit aussi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produisent Hamesfort & quatre ou cinq districts voisins,

est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande, souple, onctueuse & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la république. Cependant l'espèce qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de succès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie; à Verton, en Picardie; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté sur quelques frontières, dont on respecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrement. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alsace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, sans inconvénient, avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine, les isles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes, excepté à Cuba qui est

restée en possession de fournir tout le tabac en poudre que consomment les Espagnols des deux hémisphères. Son parfum est exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque, le tabac que ses sujets fument en Europe. On l'emploie aussi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en existe nulle part qui lui soit comparable pour cet usage.

Le Brésil adopta de bonne-heure cette production & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur constante dont son tabac a joui sur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il est assez recherché par les gens qui fument. A raison de son âcreté, il seroit imprenable en poudre, sans les préparations qu'on lui donne. Elles se réduisent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainsi humectées, sont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut

mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & sont consommés en France. Les crus de Patapisco & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie basse.

Sainte - Marie, autrefois la capitale de l'état, n'est rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'est guère plus considérable. C'est à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau, que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes, les seules qui soient dans la colonie, sont situées sur la baie de Chésapeak, qui s'enfonce deux cens cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu, est un banc de sable. Le canal, voisin du cap Charles, n'ouvre un passage qu'à de

très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les tems, les plus grands vaisseaux.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légères, sablonneuses & peu profondes, pour récompenser, les travaux & les avances du cultivateur, le même espace de tems que dans nos climats. La fécondité, par-tout inséparable des défrichemens, est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le sol est encore plutôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé, sans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison, on créa, en 1733, des inspecteurs autorisés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette institution fut sage : mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la province, ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines

X:  
Ce que le  
Maryland  
peut deve-  
nir.

IX  
Par quel  
comment  
est établie  
la Virginie

62 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

de fer qui font très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici, on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront aussi, sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raisons qui le faisoit gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même atelier, avec de grands frais & une intelligence rares, se disperferont plus ou moins rapidement dans la province, & passant le Potowmak, iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

XI.

Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques avantages. Son étendue est



beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux siècles ; tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois abordèrent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète, que deux navires étant venus porter

des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son tems. Son désintéressement égaloit ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité, qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un fol dévorant; il les consola  
dans

dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine : & joignant à la tendresse d'un père toute la fermeté d'un magistrat , il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante , le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie , mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour , il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privilèges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque , l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 s. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment , les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard , ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit , sans titres ni convention.

Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution Angloise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit

ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terrains immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur & dont le but étoit d'affurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Vir-

XII.  
Obstacles  
qui s'oppo-  
sent aux  
prosperités  
de la Virgi-  
nie.

## 68 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ginie devoit acheter , & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la province. Pour comble de calamité , les sauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte , qu'ils avoient indisposé le peuple indigène par la mauvaise foi qu'ils avoient mise dans leurs échanges avec lui. Ce germe de division pouvoit être étouffé , s'ils avoient voulu consentir à prendre des compagnes Indiennes , comme on les en sollicitoit. Mais , quoiqu'ils n'eussent pas encore des femmes Européennes , ils repoussèrent ces liaisons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains , que l'infidélité avoit aliénés , & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine se manifesta par des assassinats secrets , par des hostilités publiques ; & , en 1622 , par une conspiration qui coûta la vie à trois cens trente-quatre personnes ; qui auroit même creusé le tombeau de la colonie entière , si les chefs

n'eussent été avertis du danger quelques heures avant l'instant arrêté pour le massacre général.

Depuis cette trahison, il se commit de part & d'autre des atrocités sans nombre. Les trêves entre les deux nations étoient rares & mal observées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruses & de violences pour dépouiller le sauvage de ses fourrures. Cette infatigable avidité, qui attaquoit sans distinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voisinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, sur des établissemens imprudemment dispersés & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se

tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irrégulièrement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, déterminâ le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontents, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songèrent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse; & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupâ du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque tems. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications;



mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages ; & les choses ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important , c'étoit de redonner de la valeur au tabac , la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé , que de repousser de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient , pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée , ils se donnèrent , dans tous les marchés , des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

[Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper.

Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un règlement qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 liv. tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur ; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 l. ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil, ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs ? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit ? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire ? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon ; puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer ? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle

il ne manque jamais de se révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres ? Par l'espionnage, par les délations, par les voies les plus sûres de diviser les citoyens, & de susciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous ? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. N'en doutez pas : ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, osez-vous les traîner dans une prison ? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des vengeurs ? Si vous ne l'osez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & féditieux ; & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne ? livrez-la à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du ref-

peut & de la soumission. Est-elle mauvaise ?  
corrigez-la ou défendez-la par la force. Puis-  
que vous êtes d'abominables tyrans , ayez  
du moins assez d'audace pour l'avouer. Si  
vous êtes justes , laissez dire & dormez en  
paix. Si vous êtes oppresseurs , le repos &  
le sommeil ne sont pas faits pour vous ;  
& malgré tous vos efforts , vous n'en jouirez  
pas. Souvenez - vous du sort de celui qui  
consentoit à être haï , pourvu qu'il fût craint.  
Vous le subirez , à moins que vous ne soyez  
environnés que de vils esclaves , tels qu'é-  
toient sans doute alors les habitans de la  
Virginie. Les représentans de cette province  
accordèrent , sans balancer , leur consen-  
tement à une loi qui assuroit l'impunité à tous  
les brigandages des administrateurs. D'autres  
malheurs ne tardèrent pas à aggraver les in-  
fortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie , la justice  
étoit administrée avec un désintéressement  
qui garantissoit l'équité des jugemens. Une  
seule cour prenoit connoissance de tous les  
différends , & prononçoit en peu de jours  
avec le droit d'appel à l'assemblée générale  
qui n'apportoit pas moins de diligence à

les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux gouverneurs sur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchâssent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & sous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentans de la province, iroient exclusivement à leur conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Andross. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faisoit un cahos de la jurisprudence angloise, fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des statuts si bizarres, si compliqués, souvent si contradictoires. Aussi ces hommes peu éclairés se trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'issue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude rallentit assez long-tems leurs travaux.

Ils ne furent poussés avec vigueur & avec succès qu'après le commencement du siècle. Rien n'en arrêta l'accroissement. Seulement les frontières de la colonie éprou-

vèrent dans les derniers tems quelques dégâts de la part des sauvages, irrités par des atrocités & des injustices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés sans le discours que tint Logan, chef des Shawenese à Dunmore, gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme  
 » blanc, si pressé par la faim, il est jamais  
 » entré dans la cabane de Logan, sans qu'il  
 » lui ait donné à manger; si venant nud  
 » ou transi de froid, Logan ne lui a pas  
 » donné de quoi se couvrir. Pendant le  
 » cours de la dernière guerre, si longue &  
 » si sanglante, Logan est resté tranquille sur  
 » sa natte, desirant d'être l'avocat de la paix.  
 » Oui, tel étoit mon attachement pour les  
 » blancs, que ceux même de ma nation,  
 » lorsqu'ils passaient près de moi, me mon-  
 » troient au doigt, & disoient: *Logan est*  
 » *ami des blancs*. J'avois même pensé à vivre  
 » parmi vous: mais c'étoit avant l'injure  
 » que m'a faite un de vous. Le printems  
 » dernier, le colonel Cressop, de sang froid  
 » & sans être provoqué, a massacré tous  
 » les parens de Logan, sans épargner ni sa

» femme , ni ses enfans. Il ne coule plus  
 » aucune goutte de mon fang dans les veines  
 » d'aucune créature humaine. C'est ce qui  
 » a excité ma vengeance. Je l'ai cherchée.  
 » J'ai tué beaucoup des vôtres. Ma haine  
 » est assouvie. Je me réjouis de voir luire  
 » les rayons de la paix sur mon pays. Mais  
 » n'allez point penser que ma joie soit la  
 » joie de la peur. Logan n'a jamais senti la  
 » crainte. Il ne tournera pas le dos pour  
 » sauver sa vie. Que reste-t-il pour pleurer  
 » Logan quand il ne sera plus ? PER-  
 » SONNE».

Que cela est beau ! comme cela est simple ,  
 énergique & touchant ! Démosthène , Cice-  
 ron , Bossuet sont-ils plus éloquens que ce  
 sauvage ? Quelle meilleure preuve de cette  
 sentence si connue , que c'est le cœur qui  
 rend l'homme disert ?

La Virginie , comme la plupart des autres  
 colonies , n'attira d'abord que des vaga-  
 bonds , qui n'avoient ni famille , ni fortune.  
 Leur travail leur donna bientôt quelque ai-  
 sance , & ils desirèrent d'en partager les dou-  
 ceurs avec des compagnes. Comme il n'y  
 avoit point de femmes dans la province ;

## XIII.

A quel point  
 la Virginie  
 a poussé sa  
 population  
 & son com-  
 merce.  
 Quelles sont  
 ses mœurs.

& qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes; ils donnèrent 2250 liv. pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas long-tems. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition honorable, se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première, & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent; & la loi se permit en 1642, de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste: mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osassent se fier à ce



repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le tems, les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cens cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'York.

On donne le second rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cens un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit pour chacune des quatre années huit cens soixante-quinze mille deux cens quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cens quatre-vingt-neuf mille huit cens quintaux, ou sept-cens quarante-sept mille quatre cens cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cens trente quintaux.

Depuis 1763, jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que six millions cinq cens mille quintaux de tabac, ou huit cens douze mille cinq cens quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou six cens quarante-trois mille cinq cens quintaux par année, de sorte que la  
nation

nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc année commune de soixante-deux mille sept cens quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cens cinquante quintaux; & la consommation angloise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe. La passion pour cette superfluité s'est même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fournissoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'est que la Hollande, c'est que l'Alsace, c'est que le Palatinat, c'est que principalement la Russie en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 s. 7 d., somme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établissemens. Le tabac fut la principale des

productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cens trente-sept mille sept cens quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cens quatre-vingt-un mille sept cens soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de distance de l'océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cens milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & rallentit leur marche. La Grande-Bretagne qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, désira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presque également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades

qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même , quoique le siège du gouverneur , des assemblées , des cours de justice & des études ; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional ; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James - Town , n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités , devroient être naturellement économes & laborieux : il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours , ses habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours , ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins & à les recevoir avec ostentation. Toujours , ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours , ils se livrèrent à cette mollesse , à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagements de la province furent - ils habituellement très-considérables. Au commencement des trou-

bles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une situation, en apparence, si désespérée. Elle en sortira, lorsqu'elle mettra plus de simplicité dans ses mœurs, plus de modération dans ses dépenses. Elle en sortira, lorsque profitant des ressources d'un sol immense & assez fécond, elle variera; elle perfectionnera ses cultures. Elle en sortira, lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général. Elle en sortira, lorsque ses ateliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en sortira, lorsque ses caisses publiques moins expoliées & mieux réglées permettront la diminution

Des impôts, beaucoup plus considérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de tems après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François : mais le fanatisme, qui les poursuivait, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établissement naissant, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley ; & messieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le système législatif du nouvel état fut tracé par le fameux

XIV.

Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

Locke. Un philosophe, ami des hommes, ami de la modération & de la justice, qui ont seules le droit de les gouverner, devoit sapper jusqu'aux fondemens le fanatisme qui les a divisés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres jusqu'à la fin des siècles.

L'intolérance, toute affreuse qu'elle nous paroît, est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits ? Or quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la base fondamentale de la morale ? D'après ces principes, l'irréligieux est l'ennemi commun de toute société ; l'infraacteur du seul lien qui unit les hommes entre eux ; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la sévérité des loix. C'est lui qui étouffe les remords. C'est lui qui rompt le frein des passions. C'est lui qui tient école de scélératesse. Quoi ! nous conduisons au gibet un malheureux que l'indigence embusque sur un grand chemin, qui s'élançe sur le passant un pistolet à la main, & qui demande



un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirant de misère ; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux ? Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami ; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître , de son père , de son créateur. Il faut , ou dire que toute croyance est absurde , ou gémir sur l'intolérance comme sur un mal nécessaire. Saint Louis raisonnoit très-consequemment , lorsqu'il disoit à Joinville ; *si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu , tire ton épée & perce lui en le cœur ; je te le permets.* Tant il est important , que dans toutes les contrées , ainsi qu'on l'assure de la Chine , les souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme , à aucune secte , à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son tems , également cimentés par des vertus & par des crimes , il voulut les concilier , autant

qu'il étoit possible , avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique n'ont , disoit-il , aucune idée de la révélation , ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie , y chercheroient , sans doute , une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne-foi , que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe Anglois , avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse , il mit à la tolérance qu'il établissoit , cette restriction , que toute personne au-dessus de dix-sept ans , qui prétendroit à la protection des loix seroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une brèche à son systême. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte

de modification. C'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque manière qu'on y fasse intervenir le magistrat, c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favorisée par Locke. Soit par complaisance pour ceux qui l'employoient, espèce de bassesse dont on répugne à le soupçonner ; soit que plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Léibnitz : cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Française, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la couronne : mais encore toute la puissance législative.

Le premier usage que firent de leur autorité ces souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appellèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille ; & le titre de landgrave fut déferé aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail ; & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des pairs. Les communes furent composées des représentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux sols six deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puissans obstacles s'opposèrent trop long-tems aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement ; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naissant à de grandes prospérités. Dans la suite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformistes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annulés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la justice, à la raison, à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitans des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprisera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux sauvages furent presque aussi extravagantes, presque aussi destructives de tout bien. Sans intérêt & sans motif, on attaqua, on massacra toutes les nations errantes ou fixées entre

l'océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misère & dans l'anarchie une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands avantages. Le sénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement. Granville seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenu dans son huitième, situé sur les confins de la Virginie: mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il se trouvoit déjà établi dans d'autres provinces du Nouveau - Monde, fut substitué

à l'arrangement bizarre que, dans des tems d'une extrême corruption, des favoris insatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cens milles sur la côte, & environ deux cens milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irrégulièrement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

XV.

Ce que les deux Carolines ont de commun.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables. Elles le seroient dans un plus long cours, sans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique Septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de juillet, août, septembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles même, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

XVI.  
Ce qui distingue la  
Caroline  
Septentrionale,

La Caroline Septentrionale est une des plus grandes provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline



Méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrain ingrat ; & semées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignèrent, sans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation pouvoient dans cet autre hémisphère, n'y portoit sa misère ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, sans aveu, sans loix, sans projets s'y fixèrent. Mais, avec le tems, les terres devinrent rares dans les autres colonies ; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la

province, selon le congrès, trois cens mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglois, peu sont Irlandois, peu sont Allemands. La plupart ont une origine Ecoffoise; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fièrement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montroient dans leurs manières la politesse des cours, sans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appelloit que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longes loirsirs. C'étoit la chasse, c'étoit la guerre, c'étoit la danse qui les consommoient, ou, à leur défaut,

défaut , des conversations animées par des expressions pittoresques , par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par - tout pour la jeunesse. Sous chaque toit , on trouvoit au moins un historien pour rappeler les grands événemens , & un poëte pour les chanter. Les lacs , les forêts , les antres , les cataractes ; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient , donnoit de l'élévation à leur esprit , jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère , & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé , dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables , de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-tems le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat , ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés , l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte.

Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit ; si le tonnerre grondoit sur leur tête ; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens ; ils entonnoient un hymne en son honneur ; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoffois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit sur les terres d'un seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous, sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit assuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité ; tous aimaient

moient leur sang dans les autres membres de la confédération. Tous supportoient patiemment leur sort , parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De son côté , le chef étoit un père commun , autant par reconnoissance que par intérêt.

Cet ordre de choses subsista pendant une longue suite de siècles , sans la moindre altération. A la fin , les seigneurs contractèrent l'habitude de passer une grande partie de leur vie , en voyages , à Londres , ou à la cour. Ces absences répétées détachèrent d'eux des vassaux qui les voyoient moins , & qui n'en étoient plus secourus. Alors des hommes , qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs stériles & sauvages montagnes , se dispersèrent. Plusieurs allèrent chercher une autre patrie dans plusieurs provinces Américaines. Le plus grand nombre se réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons sont rarement rassemblés. Aussi font-ils les moins instruits des Américains , les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations , sans ambition & sans prévoyance. On leur

trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement font-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domestiques font meilleures que leurs mœurs sociales; & il est presque sans exemple qu'un homme ait eu quelque liaison avec une esclave. C'est le porc, c'est le lait, c'est le maïs qui font leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une passion démesurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux, qu'un fort errant jetta sur ces sauvages rives, se bernoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui se présentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des fillons qui, prolongés jusqu'à son pied, aboutissoient à des vases disposés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaise, où ils entassoient des piles de pin: on mettoit le feu à ce bois, & la résine en découloit dans des barils placés

au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. Avec le tems, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, & plusieurs objets de moindre importance. Cependant, les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cens mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois qui lui fournissoient son vêtement, les instrumens de sa culture, & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y

a que Brunswick qui puisse recevoir les navires destinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que seize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie presqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilminton, sa capitale, placée plus haut sur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII.  
Ce qui distingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale : mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ses travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz est une plante assez semblable au bled par son port, la couleur, la forme & la disposition de son feuillage. La panicule qui termine la tige, est composée de petites fleurs distinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, six étamines & un pistil surmonté de deux styles. Ce pistil devient une graine blanche, très-farineuse, convertie de deux écailles intérieures, qui sont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aspérités, & relevées de plusieurs côtes saillantes, dont la moyenne se ter-



mine par une arête ou barbe assez longue. Cette plante ne se plaît que dans les terrains bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de sa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Égypte s'en occupa dans les premiers tems, malheureusement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture, la rendit la contrée la plus mal-saine du monde connu, sans cesse ravagée par des épidémies, & constamment affligée de maladies cutanées, qui passèrent de cette région dans les autres, où elles se sont perpétuées pendant des siècles, & où elles n'ont cessé que par la cause contraire à celle qui les avoit produites, le dessèchement des marais, la salubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités, si l'art n'oppose des préservatifs à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois accompagnés de maux, ou si la chaleur de la Zone-Torrive ne dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui est connu, c'est que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la manière dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre: toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeller. Cependant, il se multiplia très - lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finistère. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des nègres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan,

réussit d'abord au Mexique , puis aux Antilles , & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province , les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter , avec le tems , les Espagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol , sur l'abondance & le bon marché des subsistances , principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux , & d'y semer l'indigo comme le bled ; tandis que dans les Indes Occidentales , c'est l'esclave qui prépare les terres , c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si , contre toute apparence , cette révolution dans le commerce arrivoit jamais , la Caroline Méridionale , qui compte actuellement deux cens cinquante mille habitans moitié blancs , moitié noirs , & dont les exportations , en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale , s'élevèrent , en 1769 , à

10,601,336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler sa population & ses cultures. C'est déjà, de toutes les provinces du continent septentrional, la plus riche. Aussi le goût des commodités y est-il général : aussi les dépenses s'y élèvent-elles jusqu'au luxe. Cette magnificence se faisoit surtout remarquer naguère dans les enterremens. On y rassembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit possible ; on leur servoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vases précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voisins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les sanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profusions : mais sans abolir un usage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établissement, les ministres de la religion imaginèrent de louer indistinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles, qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure

des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funèbre. Ainsi donc , tandis que le prêtre catholique trafiquoit , dans nos contrées , de la prière ; le ministre hétérodoxe , plus odieux , trafiquoit dans l'autre hémisphère de la louange pour les morts.

Etoit - il un moyen plus sûr d'avilir la vertu , d'affoiblir l'horreur du vice , & de corrompre dans les esprits , les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien , que l'impudence d'un orateur évangélique , préconisant un citoyen abhorré pour son avarice , sa dureté , ses débauches ; un mauvais père , un fils ingrat , des époux dissolus , & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers , si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; & elles sont en même tems des ports.

Georges-Town , situé à l'embouchure de la rivière de Black , est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne fortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cens voiles ; & les navires de trois cens cinquante à quatre cens tonneaux y entrent dans tous les tems avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut con-

sonner de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre ; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : Mais elle n'a pas vu ou assez vu, jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrain, qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, sans doute, il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre, qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une

XVIII.  
Par qui, à  
quelle occa-  
sion & de

quelle ma-  
nière fut  
fondée la  
Georgie ?

largeur de cent cinquante milles , & a trois  
cens milles de profondeur jusqu'aux Apa-  
laches. Ce pays est borné au Nord par la  
rivière de Savannah, & au Midi, par la ri-  
vière d'Alatamaha.

Depuis long-tems le ministère Britannique  
penchoit à occuper ce désert, regardé comme  
une dépendance de la Caroline. Un de ces  
actes de bienfaisance, que la liberté, mère  
des vertus patriotiques, rend plus communs  
en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva  
de décider les vues du gouvernement. Un  
citoyen compatissant & riche, voulut,  
qu'après la fin de ses jours, ses biens fussent  
employés à rompre les fers des débiteurs in-  
solvables, que leurs créanciers détenoient  
en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous,  
celui qui se proposera d'expié ainsi le long  
abus de ses prospérités ? Plusieurs mourront,  
après avoir dissipé des millions, sans pou-  
voir se rappeler une seule action honnête.  
Plusieurs mourront, en laissant à des héri-  
tiers, qui soupirent après leur décès, des  
trésors acquis par l'usuré & les concussions,  
sans réparer, par quelque institution hono-  
rable & utile, le crime de leur opulence.



Un des effets de l'or feroit-il donc d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords ? presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie ; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique , secondant le vœu de l'humanité , ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres , seroient transportés dans la terre inhabitée , qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie , en l'honneur du souverain , qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage , d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes , par son amour pour la patrie , par sa passion pour la gloire , fut chargé de diriger un si digne projet , avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation , Oglethorpe

voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cens dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoffois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déjà établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la rivière de Savannah, à seize lieues de l'océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Salzbourgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah : mais trois lieues plus bas, mais sur une rive qui les mettoit sous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maisons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépense de leur transplantation, méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan, la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils cherchoient; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chicke-

saws, des Cherokees, les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Leur projet réussit si bien, que, dès 1739, ces liaisons occupoient six cens personnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvoit, ce semble, beaucoup espérer d'un établissement qui, dans un tems très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fisc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement, lorsqu'en 1741 on l'instruisit, que la plupart des malheureux, qui étoient allé chercher un asyle dans la Georgie, s'en étoient successivement retirés; & que le peu qui y restoit encore soupiroit sans cesse après un séjour moins insupportable. On chercha les causes d'un événement si singulier, & on les trouva.

XIX. Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la juridiction avec la

Obstacles  
qui s'opposent  
aux

propriété de la Georgie , à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû pré- venir contre cette imprudence : mais chez les nations , comme chez les individus , les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent , les faits sont ignorés. Sont-ils connus , on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles ; ou l'on trouve , dans quelques légères différences entre les circonstances & dans quelques précautions frivoles , le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé , surveillé par la nation , n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le ministère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

progrès de  
la Georgie:

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée , fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains , non - seulement la police , la justice , & les finances du pays , mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple , qui , dans l'origine , a tous

les droits. Contre ses intérêts & ses lumières, on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cens; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'a-charnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il at-

tache à son existence & sur les périls auxquels il s'expose. Se jeter sur un vaisseau, pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage. Et tel devoit être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre mesure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & florissante,

les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression , se joignit un arrangement qui devint une nouvelle cause d'inaction. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses , fit défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction , quelqu'honnête qu'en fût le motif , ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays , qu'ils trouvoient par-tout mal-saines , & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales , où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs , les bois , les grains , les bestiaux , qui devoient être leurs premières richesses.

Toutes foibles qu'étoient ces ressources , elles devoient s'accroître très - lentement , à cause d'une défense digne d'éloge , si le sentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'usage des esclaves fut



interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées sans la main des nègres. On pensa qu'une contrée destinée à être le boulevard de ces possessions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, si l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins, placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à laquelle ils appartiennent & sur celle qu'ils recevroient d'une invasion, négligent leur sûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront ja-

mais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession , & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables , à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance , que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée , ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haine qu'ils nous supposent , parce qu'ils l'ont mérité , & qui n'est que trop réel , s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une administration douce & paternelle : car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement sentis , mais toujours avoués , d'une autorité suprême , quelle qu'elle soit , qui dirige , qui veille , qui protège & qui défend. Par la même raison , rien ne se recouvre plus facilement , quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul , pour calmer notre imagination & prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance , le

spectacle presque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations se promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paisiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le successeur, élevé comme son père ou son aïeul, est préparé, dès son enfance, à se modeler sur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaisance & d'équité, qui étouffent le vice de son éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisoit avant lui; non ce qui conviendrait au bien de ses sujets qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme & leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple & la plus évidente des vérités; c'est que leur force & la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé sera son unique règle, & dans les occasions où il est sage de le suivre, & dans

les occasions où il seroit sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion fera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus une avec le reste du système. En politique, le parti que le ministère prendra, fera toujours le plus analogue à l'esprit tyrannique, le seul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des esclaves, pour savoir s'ils leur seroient accordés ou refusés, il n'étoit question que d'examiner, si la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du ministère, pour qu'on pût persévérer dans de si fatales combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Depuis cette heureuse révolution, la  
 Situation & Georgie a fait d'assez grands progrès, sans

être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit désiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz ; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cens trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 livres 9 s. 5 deniers, elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre ; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites.

espérances  
de la Geor-  
gie.

tes. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

## XXI.

La Floride  
devient une  
possession  
Espagnole.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-tems cette dénomination illimitée, dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtement duquel je ferois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre: ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les sauvages voisins. On les invita à monter sur les vaisseaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre; & l'on tira le canon sur tout ce qui restoit d'Indiens au rivage. Plusieurs de ces malheureux, si cruellement arrachés à leur patrie,

refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui survécurent à leur désespoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infâmes compagnons fut massacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre; que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau - Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les François en rappella le souvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ses riches possessions une nation si active; & elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté en

1565 ; & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre , toujours verd , particulier à l'Amérique , & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère , croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes : mais toujours dans un terrain qui n'est , ni trop sec , ni trop humide. Ses racines sont à fleur de terre. Son tronc , fort droit , nud , peu élevé se couvre d'une écorce épaisse , fangeuse , de couleur cendrée ; & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement , vertes au-dessus , blanchâtres en - dessous , & distinguées en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entières , sur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannellier. Les fruits , qui succèdent , sont des petites baies bleues , pendantes , attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.



Sa fleur se prend en infusion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois est blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le saffaras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses, dont ils furent presque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de saffaras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée & réussit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité, transportés dans les nôtres ? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration ; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée ; sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent des petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph : mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin & à Pensacole qu'ils formèrent proprement des établissemens : l'un, à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes divisions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maison de Bourbon. On ne tarda pas à le restituer.

En 1740, les Anglois assiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecoffois, chargés

chargés de couvrir la retraite, furent battus & massacrés. Un de leurs sergens fut seul épargné par les sauvages Indiens, qui, combattant avec les Espagnols, le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois ; mais enfin vous avez vaincu. Le fort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

» Sachez donc, braves Américains, que dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connoissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'étoit allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devoit me rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits : sans cet enchantement,

» aurois-je pu survivre à tous les coups mortels  
 » tels dont vous m'avez assailli ? Car j'en  
 » appelle à votre valeur ; la mienne n'a  
 » ni cherché le repos , ni fui le danger.  
 » C'est moins la vie que je vous demande  
 » aujourd'hui , que la gloire de vous ré-  
 » véler un secret important à votre conser-  
 » vation , & de rendre invincible la plus  
 » vaillante nation du monde. Laissez - moi  
 » seulement une main libre , pour les céré-  
 » monies de l'enchantement dont je veux  
 » faire l'épreuve sur moi - même en votre  
 » présence ».

Les Indiens faifirent avec avidité ce dif-  
 cours , qui flattoit en même-tems & leur ca-  
 ractère belliqueux , & leur penchant pour  
 les merveilles. Après une courte délibéra-  
 tion , ils délièrent un bras au prifonnier.  
 L'Ecoffois pria qu'on remît fon fabre au plus  
 adroit , au plus vigoureux de l'assemblée ;  
 & dépouillant fon cou , après l'avoir frotté  
 en balbutiant quelques paroles avec des  
 fignes magiques , il cria d'une voix haute  
 & d'un air gai : « Voyez , maintenant ,  
 » fages Indiens , une preuve incontestable  
 » de ma bonne-foi. Vous , guerrier , qui

» tenez mon arme tranchante , frappez de  
 » toute votre force : loin de séparer ma  
 » tête de mon corps , vous n'entamerez  
 » pas seulement la peau de mon cou ».

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cens habitans. C'est par la vente de leurs

XXII.

La Floride  
est cédée  
par la cour  
de Madrid à  
la Grande-  
Bretagne.

cuis ; c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison , qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passèrent tous à Cuba , quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône , si un monarque touché de tant d'attachement ne fournissoit à leur subsistance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens ? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oisiveté , s'imaginèrent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme , qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi qu'il en soit , il ne resta à l'acquéreur qu'un désert ; mais n'étoit-ce

pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-tems, cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver, dans tous les tems, plus de soumission dans deux provinces que dans une seule.

XXIII.

Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride Orientale , & Pensacole de la Floride Occidentale. Ces capitales , qui étoient en même-tems d'assez bons ports , ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient. Les autres colonies ne jouirent pas , à leur origine , de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des soldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique , & qui y étoient établis , obtinrent gratuitement un terrain proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes , qui étoient dans la même situation , n'eussent été tentés de quitter la mère-patrie , déjà trop épuisée par les dernières hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers états pro-



testans. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémisphères.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le docteur Turnbull, lorsqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Péloponèse un asyle dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations ; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse ; il aborda à Minorque ; & il persuada encore à quelques habitans de ces deux isles de le suivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arrivèrent avec leur sage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement, ils avoient été si opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succombèrent. Ils étoient nombreux, parce

que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La constitution des hommes s'est fortifiée. Les femmes qui, à raison du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, sont actuellement très-fécondes. On présume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de son fondateur des institutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'observent. Ce n'est encore qu'une famille où l'esprit de concorde doit durer long-tems. Au premier janvier 1776, elle avoit déjà défriché deux mille trois cens acres d'un sol assez fertile. Elle avoit assez d'animaux pour sa nourriture & pour ses travaux. Ses récoltes suffisoient à sa consommation; & elle vendoit pour 67,500 l. d'indigo. L'industrie & l'activité qui la distinguent font beaucoup espérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne res

naïtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale? Pourquoi la ville de Turnbull ne feroit - elle pas dans quelques siècles le séjour de la politesse, des beaux-arts & de l'éloquence? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelasges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avarés, insensés & sanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle feroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévastèrent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses? L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exportèrent que pour 673,209 livres 18 sols 9 d. de denrées, ont un avantage marqué sur le reste de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces

variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute saison, causent à leur voisinage des dégâts si fréquens & si funestes. Aussi est-il permis d'espérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y prospéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'aussi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthousiasme, on ne s'est que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une source de richesses pour la colonie.

Cependant le terrain beaucoup trop sablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont poussé sur ce sol, communément ingrat, quelques citoyens paisibles qui avoient un éloignement décidé pour les dissensions, & un plus grand

nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde principalement sur les bords rians du Mississipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à plusieurs isles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverses contrées de la Nouvelle - Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide si les côtes de Pensacole eussent été plus accessibles & si son port eût été moins infesté de vers.

Combien seroient accélérés les progrès des deux provinces, si leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes ! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par les politiques les plus éclairés, ne seroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples ? Les Anglois voudront - ils donc

être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés , ou de poursuivre sans relâche , d'exterminer sans pitié des hordes errantes ? Ne devroient-ils pas préférer à des hostilités meurtrières & sans gloire , un moyen humain & infallible , de désarmer un ennemi humilié & implacable ?

Les conquérans se flattent que , sans le secours de ces alliances ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est , disent-ils , le destin des peuples sauvages , de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre , & les substances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours , ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est , en effet , le parti que prennent tous les jours les Américains , qui erroient au voisinage des établissemens Européens. Ils reculent ; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois ; ils se replient vers les Assinipoïls , vers la baie d'Hudson , où se nuisant nécessairement les uns aux

autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il, leur dit leur général, qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour ?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet : mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. Alors les usur-

pateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang. Si les Anglois dédaignent un conseil que la justice & l'humanité leur adressent par ma bouche, puisse un autre Pontheack sortir de ses cendres & consommer son plan!

XXIV.  
Etendue  
des posses-  
sions An-  
gloises dans  
l'Amérique  
Septentrio-  
nale.

Les deux Florides, une partie de la Louy-  
sianne, & tout le Canada, conquis ou ac-  
quis à la même époque, & par le même  
traité, achevèrent de mettre sous la domi-  
nation de la Grande-Bretagne, l'espace qui  
s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jus-  
qu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette  
puissance n'auroit pas eu encore la baie  
d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres isles  
de l'Amérique Septentrionale, elle n'au-  
roit pas laissé de posséder une des domi-  
nations les plus étendues qui eussent été  
formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du Nord au  
Sud par une chaîne de hautes montagnes,



qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entre elles & l'océan un territoire de cent cinquante, de deux cens, quelquefois de trois cens milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit se transporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvreroit les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le

détroit qui lie l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit , peut - être , à prédominer sur les deux mondes , par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination , puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer , s'il faut languir obscurément dans un monde quand on règne dans un autre ?

Les Anglois seront heureux s'ils peuvent conserver , par la culture & la navigation , un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix , c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une puissance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine , que ceux du continent septentrional

de

de l'Amérique. Quoiqu'il soit, en général, si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses, cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue insensiblement à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut, avec le secours de la sonde, connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomène? Avant l'arrivée

des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entièrement pourri cette espèce d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV.

Arbres particuliers à l'Amérique

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul; entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainsi nommé à cause de son produit, est un arbrisseau rameux, tortu, assez irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, entières ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance, dont ils sont enduits se détache, surnage & s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Septentrio-  
nale.

Cette matière, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la seule. On en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacher. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé par la nature, près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la même disposition, & sont blanchâtres en - dessous,

découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre est occupé par le pistil qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées & réunies par le bas, écartées & ailées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on infère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop

épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le sirop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment: mais cette préparation altère toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs; elle a par-tout ses merveilles.

XXVI.  
Oiseaux  
particuliers  
à l'Améri-  
que Septen-  
tionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, &



son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui règne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se

repose sur un arbre ou sur un pieu voisin ; il y reste quelques minutes , & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse , il ne paroît pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui , jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit - on qu'un être si petit fût méchant , colère & querelleur ? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée , & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés , que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse , qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur , s'ils la trouvent fanée & sans suc , ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec , décèle , dit-on , le dépit qui les anime. On voit , sur la fin de l'éré , des milliers de fleurs , que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim , plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie. Celle de l'oiseau - mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matière animée avoit envahi, sans obstacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces espèces n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins: c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien - monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche Angloise; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche considérable de commerce.

XXVII.  
L'Amérique  
Septentrio-  
nale a reçu  
de l'Europe  
les animaux  
domesti-  
ques.

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient soumis aucune espèce vivante à leur domination : ils ne savoient que les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussi-tôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent, peut-être, le genre humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-

elle demandé le plus de talent , le plus de tems , le plus de hafards. Car , enfin , on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique , des sociétés & des empires avancés , même jufqu'aux arts du luxe ; mais les animaux y étoient encore libres , quoique plus difposés , par leur foibleffe ou leur inftinct , à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde , où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature ; c'est qu'ils vivoient fans maître. L'homme ne les avoit pas affujettis à fa voix menaçante , à fon coup-d'œil terrible , à fa main toujours prête à frapper. Il étoit efclave lui-même , & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la fervitude , avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en foit de l'origine & de la filiation des arts , dont la génération eft trop compliquée , pour qu'il foit aifé de découvrir dans quel ordre & comment ils font nés les uns des autres , l'Amérique n'avoit point encore affocié les animaux aux hommes

pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transportèrent de bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier souverain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient sans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

## XXVIII.

Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement posée contre la transplantation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne culti-

voient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges & fort longues, entourent à leur base la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Une panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets, dont elle est composée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épi très-ferré sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par sa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épi.

Cette espèce de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jeter dans chacun

un grain de maïs qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre ; & réduit en pâte , il étoit cuit sous la cendre. Souvent même , grillé seulement , il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très - favorable à la nourriture des bestiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre , léger & sablonneux , est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printems , même à deux ou trois reprises , sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin , c'est de tous les grains , celui qui peut soutenir le plus long-tems la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons , qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe , déterminèrent les Anglois à le conserver , à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe , dans les Indes Occidentales , & s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent



pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe , qui réussirent tous , quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes , du produit de leurs troupeaux , & de l'exploitation des forêts du pays , ces colons formèrent un commerce , qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique , & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même , dans tous les marchés des salaisons & des bleds , résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron , dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703 , cette puissance méconnut ses vrais intérêts , au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif , cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite

XXIX.  
L'Améri-  
que Septen-  
trionale a  
fourni à  
l'Europe  
des muni-  
tions nava-  
les.

& forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complete d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hauffer le prix. Ce fut un système de convention entre elles, qui devint public en 1718: tems où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des  
hommes

hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies, sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffi-

rent pour affurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Américains en portoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suède & de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratifica-

tion, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au nord de l'Amérique ses vergues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ses voiles & ses cordages.

Les protestans François qui, chassés de leur patrie, par un roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultivèrent ces plantes avec quelque succès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse, le gouvernement imagina d'accorder 135 liv. de gratification par tonneau, de ces matières à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup ; & cependant

un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde , peu de terres se trouvèrent assez bonnes pour une production qui ne prospère que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer , en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

## XXX.

Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long - tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois - taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche

de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Écosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre, consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis,

fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guère l'importation étrangère, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières, la nation perdrait bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichissoient depuis si long-tems, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendroit le mieux,



Avant ces dispositions , la Grande - Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne , à la Norwège , à la Suède & à la Ruffie , 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminue , & devoit diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique , si facile à tirer de la superficie de la terre , que les Anglois ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal , à la Turquie , à l'Afrique , aux Indes Orientales , à tous les pays de l'univers , où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit - elle aux autres ou à elle-même , les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisoit que ses colonies la tirâssent de la dépendance , où les puissances du nord de l'Europe , pouvoient , en rigueur , la tenir pour la facilité , pour la multiplication de ses armemens. Rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son effor naturel vers l'empire des mers , qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

Après s'en être applani le chemin , par

espérer que  
le vin & la  
soie réussis-  
sent dans  
l'Amérique  
Septentrio-  
nale.

la création d'une marine libre, indépendante & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par son industrie que par ses armes. A mesure que par une pente naturelle, les établissemens s'étoient avancés du Nord au Sud, les entreprises & les projets s'étoient multipliés en raison du sol & du climat. Aux bois, aux grains, aux bestiaux qui avoient été les productions premières, s'étoient joints successivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richesses. Les Anglois qui n'avoient point de vin en Europe, résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuse de veps sauvages, qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée; & l'on appella des vigneronns François dans un pays où ses impôts & les corvées ne leur ôte-

roient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le fuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliées autour des forêts, pour laisser éclore & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres: mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent

très-confidérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejetta la faute sur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, négligèrent d'avoir des nègresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourrissent le commerce,

enfant de l'industrie & père de la richesse. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit pas tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelque'une des vastes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

Ce furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles & religieuses, abordèrent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement

XXXII.  
De quelles espèces d'hommes se font peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.

attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme, qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se propoient les émigrans, c'étoit de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après sept ans de domicile dans quelque'une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en Europe, l'Amérique Angloise se remplissoit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent & tour-

mentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroissent avoir subi la loi commune. Leurs habitans étoient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il falloit que les élèves de cet homme illustre, réunis en société, jettâssent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvelât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opérées dans les plus fières républiques de l'an-



tiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les porportions on y voit plus de gens bien nés; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison.

Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours, l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrants de bonne heure, les hommes y conçoivent

promptement : mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout ; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, & qu'elle cherche par des voies justes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impossibilité de subsister en Europe pouvoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre, le  
crime

crime n'avoit plusqu'un pas à faire : c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât; il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long: mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble; mais ce n'est que pour le tems de son premier engagement. Du reste, ce service n'a rien d'ignominieux; & l'acquéreur fait tout

ce qu'il peut pour affoiblir la tâche de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands fortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues,

ans le fâvoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain: car qui fait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui survivent à leurs espérances! L'illusion se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourroient dévoiler un mystère d'impof-ture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur fort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres

qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions , par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner ; on ne fait que les aigrir , les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne , on les garrotte ; on empêche l'homme , né libre , d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques , voilà l'ouvrage de vos loix : peuples , où sont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que , par le complot le plus odieux quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles , tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux , dans les ténèbres du cabinet , cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons

à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées: humiliés & défaits, ils commandoient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se ligoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomentier

les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissiez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre, non - seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper : non - seulement les brigands qui ne devoient en effet trouver de refuge nulle part ; mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans, ou



vriers de toute espèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement, sans avoir acheté des maîtrises : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain ; n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Osez gémir ; vos cris seront repouffés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous poursuivra, même au-delà des monts & des fleuves ; vous serez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore, à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naissez dans ces états barbares, où la condition réciproque

entre les princes de se rendre les transfuges ; vient d'être scellée par un traité ; souvenez-vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer :

*VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI  
SPERANZA.*

*VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE  
ESPÉRANCE.*

Quoi ! ne reste-t-il pas un asyle même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas son sein aux malheureux , qui préféreront volontairement sa liberté au joug insupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés , qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées ? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables , dont elle forme une autre classe de sa population ?

Oui , par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire , les provinces septentrionales ont eu recours au trafic , à l'esclavage des noirs. On ne disconvient pas qu'ils ne soient mieux nourris &

mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protègent plus efficacement, & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-tems retenus par une loi qui ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Difons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour - propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature

semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui aient assez de défintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien au dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidèle qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces frères (celui-là sans doute étoit inspiré) s'est levé & a dit : « Jusques à quand aurons-nous  
 » deux consciences, deux mesures, deux ba-  
 » lances; l'une en notre faveur, l'autre à la  
 » ruine du prochain; toutes deux également  
 » fausses ? Est-ce à nous, mes frères, de  
 » nous plaindre en ce moment que le parle-  
 » ment d'Angleterre veut nous asservir, nous  
 » imposer le joug du sujet, sans nous laisser  
 » le droit du citoyen; tandis que depuis un  
 » siècle nous faisons tranquillement l'œuvre  
 » de la tyrannie, en tenant dans les fers du  
 » plus dur esclavage des hommes qui sont  
 » nos égaux & nos frères ? Que nous ont  
 » fait ces malheureux que la nature avoit  
 » séparés de nous par des barrières si redou-

» tables, & que notre avarice est allé cher-  
 » cher au travers des naufrages, jusques  
 » dans leurs sables brûlans, ou leurs sombres  
 » forêts, au milieu des tigres? Quel étoit leur  
 » crime pour être arrachés d'une terre qui  
 » les nourrissoit sans travail, & transplantés  
 » par nous sur une terre où ils meurent dans  
 » les labeurs de la servitude? Quelle famille  
 » as-tu donc créée, Père céleste, où les aî-  
 » nés, après avoir ravi les biens de leurs frè-  
 » res, veulent encore les forcer, la verge  
 » à la main, d'engraïsser du sang de leurs  
 » veines, de la sueur de leur front, ce même  
 » héritage dont on les a dépouillés? Race  
 » déplorable, que nous abrutissons pour la  
 » tyranniser; en qui nous étouffons toutes  
 » les facultés de l'ame pour accabler ses bras  
 » & son corps de fardeaux; en qui nous ef-  
 » façons l'image de la divinité, & l'em-  
 » preinte de l'humanité! race mutilée &  
 » déshonorée dans les facultés de son es-  
 » prit & de son corps, dans toute son exis-  
 » tence: & nous sommes chrétiens, & nous  
 » sommes Anglois! Peuple favorisé du ciel,  
 » & respecté sur les mers; quoi, tu veux  
 » être libre & tyran tout-à-la-fois? Non,

» mes frères ; il est tems de nous accorder  
 » avec nous-mêmes. Affranchissons ces misé-  
 » rables victimes de notre orgueil ; rendons  
 » aux nègres la liberté que l'homme ne doit  
 » jamais ôter à l'homme. Puissent , à notre  
 » exemple , toutes les sociétés chrétiennes ,  
 » réparer une injustice cimentée par deux  
 » siècles de crimes & de brigandages ! Puissent  
 » enfin des hommes trop long-tems avilis ,  
 » élever au ciel des bras libres de chaînes ,  
 » & des yeux baignés des pleurs de la re-  
 » connoissance ! Hélas ! ces malheureux n'ont  
 » connu jusqu'ici que les larmes du déses-  
 » poir » !

Ce discours réveilla les remords ; & le petit  
 nombre d'esclaves qui appartenoient aux  
 Quakers , furent libres. Si la chaîne de ces  
 malheureux ne fut pas rompue par les autres  
 colons de l'Amérique Septentrionale , du  
 moins la Pensilvanie , la Nouvelle Jersey &  
 la Virginie demandèrent-elles avec instance ,  
 que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé.  
 Toutes les colonies de ce vaste continent pa-  
 roissoient disposées à suivre cet exemple :  
 mais elles furent arrêtées par l'ordre que  
 donna la métropole à ses délégués , de re-

jetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations , qui sont aussi barbares par les liens du vice , qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug , même les opinions ; quand l'homme imposeur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre , il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé , a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians , au cri de la nature , de la raison & de la vertu.

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cens mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cens mille , si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies , & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si ra-

XXXIII.

A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?

pide doit avoir deux sources. La première ; est cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît par-tout, en raison du nombre des mariages ; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir ; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble



les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans ; les domestiques n'en ont point ; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible , sur-tout dans les grandes villes , que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau , & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes , où l'habitude de fournir au vuide des cités , laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près dans la plus grande valeur , ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés , sont aux gages de celui qui possède. La concurrence , qui naît de la multitude des ouvriers , tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le desir , l'espérance , & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain , vaste & inculte , s'y donne , ou pour rien , ou à si bon marché , que l'homme le moins laborieux trouve , en peu de tems , un espace , qui , pouvant

suffire à l'entretien d'une nombreuse famille; y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en ralentissent les progrès naturels.

XXXIV.  
Quelles  
font, dans  
l'Amérique  
Septentrio-  
nale, les  
mœurs ac-  
tuelles ?

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plutôt formés que les Européens: mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement,

vement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien - monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aisance ; comme la sécurité qui naît de la propriété ; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel

de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à sa suite ; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement : desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté : mais les plaisirs domestiques, l'atta-

chement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui fait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale: c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie; c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aime pour la première fois; l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparfées, des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées, les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentimens; ils couvent des germes de dissension, qui peuvent un jour causer la ruine &

le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doit prévenir ce désastre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV.  
Nature des  
gouverne-  
mens éta-  
blis dans  
l'Amérique  
Septentrio-  
nale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui font un mélange insensé de loix sacrées & profanes. L'Amérique Angloise fut assez sage ou assez heureuse, pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, ressortissent d'un tribunal sacerdotal, furent portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participèrent à l'administration, ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils se refusoient aux sermens que paroïssoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais sous d'autres points de vue, il n'étoit pas si bien combiné.

La politique ressemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeunesse. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, quand ils se sont réunis en société, veulent, ainsi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une société naissante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, semblables aux adolescents plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur première institution, dès qu'ils sentent leur force & leur droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entre-

prendre sans consulter son père : un prince au contraire , ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils , dans les résolutions où il prend conseil de son père , souvent ne hafarde que son propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple , dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique , chez une nation qui pense & qui parle , est la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques , ni la contrarier , sans l'avoir défabufée. C'est d'après cette opinion , que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion , comme on le fait , varie avec les mœurs , les habitudes & les lumières. Ainsi tel prince pourra faire , sans trouver la moindre résistance , un acte d'autorité que son successeur ne renouvelleroit pas sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait , pour ainsi dire , à l'insu du peuple , une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence , par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura peut-être comblé



Les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale est la règle du gouvernement : c'est parce qu'elle est la reine du monde , que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner , comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions ; chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, suivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement , que les Anglois, libres & penseurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle - Ecosse , d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jersey, de la Virginie , des deux Carolines & de la Georgie , est nommé royal ; parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole. Un con-

seil choisi, approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays, qui sont ses membres. Un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les assemblées; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejetées.

La seconde espèce de gouvernement qui règne dans les colonies, est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées; un courtisan avide, actif, accredité, obtenoit sans peine, dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie, sont restés seuls asservis à cette forme singu-

lière , ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voisines , qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore , dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même , le gouverneur nommé par la maison propriétaire , & confirmé par la couronne , n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant , & il doit s'accorder avec les communes , qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisième régime , que les Anglois appellent *charter government* , paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre , il ne subsiste plus que dans Connecticut , & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent , déposent eux-mêmes tous leurs officiers , & font toutes les loix qu'ils jugent à propos , sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque , sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada , jointe à l'acquisition de la Floride , a fait naître une

législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande - Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès - lors absolue. Sans avoir le droit de s'affsembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou

à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est, sur-tout, dans la distribution de la propriété, qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire, à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour les mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante, est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux

sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable; & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité: ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une isle sauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laisser éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naissent

de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles, heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déjà vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur, ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on sème dans l'enfance des générations déjà viciées, sont étouffées dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne

peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagements & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carrière; ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entièrement opposée à leurs principes, des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence de la première génération, peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie, écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière



vague & sujette à l'instabilité des hypothèses, qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété. C'est-là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui suit l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'est-à-dire, les maîtres & les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des sophismes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le système des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout en-

gloutir. Ces contre - forces ont été presque toujours mal assises ; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée , plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété , seront simples , uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical , inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe , il en a conservé beaucoup d'usages , qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage , sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse , avec les loix qui modifient , diminuent , abrogent , ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception , pour une loi de principe ; tant de loix interprétatives , pour une loi fondamentale ; tant de loix nouvelles , qui combattent  
avec

avec les loix anciennes. Aussi convient-il qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange, a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises en très-peu de tems, ont mis sous le joug de leur rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des

arts & des travaux qui font les plus indispensables dans toute société : mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

## XXXVI.

Monnoies  
qui ont eu  
cours dans  
les colonies  
Angloises  
de l'Améri-  
que Septen-  
trionale.

A la naissance des colonies, les espèces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauffer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des espèces qui venoient des colonies Espagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord assez modéré. Mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des esprits ardens formèrent des projets compliqués & vastes : mais le trésor pu

blic fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement ; il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnèrent de nouvelles dettes. Les engagements furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conservèrent, sans interruption leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particulièrement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachusset, qui avoit pris l'Isle - Royale sur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte ; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement,

qui voyoit le désordre , fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace , que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta , auroit été , sans doute , de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure , le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII.  
Règles auxquelles on avoit assujéti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale , se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit , & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déferée au parlement , où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux , pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année , ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre , dans l'inaction , le tems que la terre ne leur demandoit pas ; que les produits de

l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins , c'étoit les réduire à la misère , que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie ; enfin , que la prohibition des manufactures , ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant , qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente , qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement , mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité , à travers les dehors de la justice. Toute communication , à cet égard , fut sévèrement interdite entre les provinces. On leur défendit , sous les peines les plus graves , de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine , soit en nature , soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux , le parlement eut recours à l'expédient , si petit & si cruel , des règle-

mens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage ; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son atelier.

Les mines de fer , qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance , furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre , sans machines pour le tourner , sans marteaux & sans enclumes pour le façonner , on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger , à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage , ou chargé d'or & d'argent , ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois , eux-mêmes , n'y étoient pas reçus , s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe , ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madère , des Açores ou des Cana-



ries, & les sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes engagèrent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le sénat, qui représente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparées d'un empire immense. Une puissance, en effet, devoit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui pouvoient

nuire ou servir au bien général de la société toute entière. Le parlement étoit le seul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer , à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable , sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité , qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre ; lorsqu'on obligea les colonies à verser dans la métropole toutes les productions , même celles qui n'y devoient pas être consommées ; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandises , même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuse & stérile contrainte , chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus , arrêta nécessairement leur activité , & diminua par conséquent leur aisance ; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole , qu'on sacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre , pour la protec-

tion qu'elles en retiroient-, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnoissance; au-delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expressees de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement in-

troduites dans le nord de l'Amérique Angloise, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement retrainte à de justes bornes, auroit arrêté les liaisons prohibées, dont on se plaignoit si fortement. Alors les colonies seroient arrivées à un état d'aïssance, qui leur eût permis de se libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors, elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandises, somme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus prospères. Mais, au lieu de voir adoucir leur sort comme ils ne cessoient de le demander, ces grands établissemens se virent menacés d'une imposition.

XXXVIII.

Etat de  
détresse où  
se trouve  
l'Angleter-  
re en 1763.

L'Angleterre sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déjà trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors; mais au-dedans la nation étoit réduite

à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrâsée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une confiance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les

matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que les négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigri par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour

fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche: mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appelé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens?

Du vice de la puissance législative qui exagère l'entretien de la force publique; & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans

XXXIX.

L'Angle-  
terre ap-  
pelle ses co-  
lonies à son  
secours.

les villes, au nom de l'état, prostitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent, haïssent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, ressource de l'oïveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les sujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendrait d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force, paroît un gain légitime ;



& les fujets corrompus par le gouvernement ufent de repréfailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils font eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc infatiable & ardent, moins fatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une feule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puiffance à celle de l'intérêt. Les vexations fe multiplient. Elles fe nomment châtiment & justice; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiffent. Heureux le fouverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à fon peuple un compte fidèle de l'emploi des fommés qu'il en exigeroit. Mais ce fouverain n'a point encore paru; & fans doute il ne fe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en est pas moins néceffaire & facrée; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies angloifes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple; & jamais le miniftère Britannique n'avoit eu recours à

elles, fans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes ; puisque la concession étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus, malheureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées, sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siècles d'une heureuse expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés

accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime: *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît*; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle pren-

ne , n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chère des peuples , propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières , à les changer par la persuasion , si elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité ; & il n'y en eut jamais pour rejeter le système adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet , soit que les diverses contrées de ce Nouveau - Monde fussent autorisées , comme elles le souhaitoient , à envoyer des représentans au parlement , pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'empire Britannique ; soit qu'elles continuâssent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution , il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas , les réclamations de leurs députés auroient été

étouffées par la multitude; & ces provinces se feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le ministère disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit qu'à tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devoit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbécilles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livres

sa tête sans défense à la hache des tyrans ; mais jamais renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solennellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un roi despote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau souverain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoit que c'étoit la seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppression ; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois, en fondant ses colonies avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah ! si dans ces contrées même de l'Eu-

rope, où l'esclavage semble depuis long-tems s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours; où l'homme, enchaîné dès son berceau, garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté: si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au fort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les

leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL.  
L'Angle-  
terre exige  
de ses colo-  
nies ce qu'il  
ne falloit  
que leur  
demander,

Soit que le ministère Britannique ignorât ces dispositions ; soit qu'il espérait que ses délégués réussiroient à les changer, il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens, comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'affervir leurs sujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui dé-



fendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les provinces Angloises du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppresseur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui servoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour se former à l'industrie dans des ateliers; & la laine, le lin, le coton grossièrement, travaillés, sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandises sont sans débouché, augmentent son inquiétude. Les ennemis du ministère appuient ces mécontentemens; &

l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement qui n'a réculé qu'avec une extrême répugnance veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit

dans l'ancien ou dans le Nouveau - Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les états où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet. Il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame

s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins, qui peut le plus, peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portés à secouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloises en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y savoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le ministère Britannique la vio-

lant, il falloit nécessairement qu'un peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, sans qu'aucune des taxes, qui bleffoient si vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque chose : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

Le ministère, trompé par ses délégués, croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde, lorsqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation est générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui avoient

XLI.

Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elle prend pour lui résister.

refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là, on charge de la même flétrissure ceux qui en confèreront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solennellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions; & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détruisirent, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privilèges étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un

excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés fouhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouses de celles de Massachusset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers

établiffemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de confifftance, au gré de la métropole.

L'attente du miniftère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impofe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au loin, fe foumettent fouvent lorsqu'il vient à fondre fur eux. C'eft alors qu'ils pèfent les avantages & les défavantages de la réfiftance; qu'ils mefurent leurs forces & celles de leurs opprefseurs; qu'une terreur panique faifit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la divifion s'élève entre les efprits, & que la fociété fe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent fous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce fang avec une douce fatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices chez les peuples déjà corrompus. Ce font les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eft la molleffe qui s'épouvante & n'ofe faire l'échange de fon repos contre des périls honorables. C'eft la



vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est sur-tout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de confiance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant

pour la philosophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit sa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & si l'on peut croire que la divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes, elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet; & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppression, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Massachusset dédaignent jusqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du désastre de la capitale. Ils ne songent qu'à resserrer avec les Bostoniens les liens qui les unissent, disposés à s'ensevelir sous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cause  
de

de Boston; & leur affection augmente à proportion du malheur & des souffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chose près d'une résistance si sévèrement punie, elles sentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'est que différée; & que toute la grace, dont peut se flatter la plus favorisée, sera d'être la dernière sur qui s'appesantira un bras oppresseur.

Ces dispositions à un soulèvement général sont augmentées par l'acte contre Boston, qu'on voit circuler dans tout le continent sur du papier bordé de noir, emblème du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude se communique d'une maison à l'autre. Les citoyens se rassemblent & conversent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, sortent de toutes les presses.

« Les sévérités du parlement Britannique  
 » contre Boston, dit-on dans ces imprimés,  
 » doivent faire trembler toutes les provinces  
 » Américaines. Il ne leur reste plus qu'à  
 » choisir entre le fer, le feu, les horreurs  
 » de la mort, & le joug d'une obéissance  
 » lâche & servile. La voilà enfin arrivée

» cette époque d'une révolution importante  
 » dont l'événement heureux ou funeste fixera  
 » à jamais les regrets ou l'admiration de la  
 » postérité.

» Serons-nous libres, serons-nous esclaves?  
 » C'est de la solution de ce grand problème  
 » que va dépendre, pour le présent, le sort  
 » de trois millions d'hommes, & pour l'ave-  
 » nir la félicité ou la misère de leurs innom-  
 » brables descendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains!  
 » jamais la région que vous habitez ne fut  
 » couverte d'aussi sombres nuages. On vous  
 » appelle rebelles, parce que vous ne voulez  
 » être taxés que par vos représentans. Jus-  
 » tifiez cette prétention par votre courage,  
 » ou scellez-en la perte de tout votre sang.

» Il n'est plus tems de délibérer. Lorsque  
 » la main de l'oppresseur travaille sans re-  
 » lâche à vous forger des chaînes, le silence  
 » seroit un crime & l'inaction une infamie.  
 » La conservation des droits de la républi-  
 » que : voilà la loi suprême. Celui-là seroit  
 » le dernier des esclaves qui, dans le péril  
 » où se trouve la liberté de l'Amérique, ne  
 » feroit pas tous ses efforts pour la conserver ».

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important , la chose difficile , au milieu d'un tumulte général , étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité , de la force , de la confiance. C'est ce concert qui , d'une multitude de parties éparées & toutes faciles à briser , compose un tout dont on ne vient point à bout , si l'on ne réussit à le diviser , ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les provinces de New - Hampshire , de Massachusset , de Rhode - Island , de Connecticut , de New-York , de New - Jersey , des trois comtés de la Delaware , de Pensilvanie , de Maryland , de Virginie , des deux Carolines. Ces douze colonies , auxquelles se joignit depuis la Georgie , envoyèrent dans le mois de septembre 1774 , à Philadelphie , des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent , à cette époque , une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent

une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguise le glaive. La Grande - Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent soldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrâsement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions, assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne,

de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois, tant de fois versé en Europe par des mains Angloises, arrose à son tour l'Amérique, & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

« Il n'est point mort, dit l'orateur, il ne  
 » mourra pas cet excellent citoyen. Sa mé-  
 » moire fera éternellement présente, éter-  
 » nellement chère à tous les gens de bien,  
 » à tous ceux qui aimeront leur patrie. Dans  
 » le cours borné d'une vie de trente - trois  
 » ans, il avoit déployé les talens de l'homme  
 » d'état, les vertus d'un sénateur, l'ame du  
 » héros.

« Vous tous, qu'un même intérêt anime,  
 » approchez-vous du corps sanglant de War-  
 » ren. Lavez de vos pleurs ses blessures ho-  
 » norables : mais ne vous arrêtez pas trop  
 » long-tems auprès de ce cadavre inanimé.  
 » Retournez dans vos demeures pour y faire  
 » détester le crime de la tyrannie. Qu'à cette  
 » peinture horrible, les cheveux de vos

» enfans se dresse sur leurs têtes; que leurs  
 » yeux s'enflamment; que leurs fronts de-  
 » viennent menaçans; que leurs bouches  
 » expriment l'indignation. Alors, alors,  
 » vous leur donnerez des armes; & votre  
 » dernier vœu fera qu'ils reviennent vain-  
 » queurs, ou qu'ils finissent comme Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachusset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques: mais par-tout les Américains s'emparoit des forts, des armes, des munitions; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissent favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'af-



sembler une armée. Le commandement en est donné à George Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole à Massachusset, pousse de poste en poste les troupes royales, & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux soldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & pressés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asyle dans la Nouvelle-Ecosse, restée, ainsi que la Floride, fidelle à ses anciens maîtres.

Ce succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la desirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes, nés en Europe & particulièrement en Angleterre, avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumières, & l'on disoit :

XLII:

Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hasard sur ce globe; environné de tous les maux de la nature; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître: l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois,

où leur nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes, le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première, elle est dans son origine indépendante & libre; le gouvernement a été institué pour elle & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander: c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin, la société est essentiellement bonne; le gouvernement, comme on le fait, peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas. Que nous avons tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne fais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation ; ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation, tems où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législateurs se sont-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tint.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres: mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du

choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du ferment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendans? Il n'en est rien; & il est impossible que vous Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballotés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rébellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophes; & l'on fait bien que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patiens que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions, ni les miennes; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'opresseur appel-

lera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas encore né, pour celui qui est à des siècles de son existence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de son pays, n'en puisse aller chercher ailleurs une meilleure. Point de société qui n'ait à changer la sienne, la même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les sociétés en sont comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux seroit sans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement, dont la prérogative soit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puissance, si respectable, si sacrée

qu'elle soit, autorisée à regarder l'état comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave ! C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé, qui se dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue sa famille, ses enfans, les enfans de ses enfans, en accordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute puissance tend au despotisme, chez la nation même la plus ombrageuse, chez vous Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais souverain, ou du-moins un mau-



vais ministre , avec aussi peu de formalités , d'appareil , de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs , la nation n'auroit de ses droits , ni la juste idée , ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeller libre ; & cependant une administration de votre aveu même , ignorante , corrompue , audacieuse vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe , ramassé dans votre trésor , suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne fait par quel incroyable prestige cette monnoie , fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi , sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies , c'est-à-dire , pour vous susciter à vous-même une guerre injuste , insensée , ruineuse. Que de-

viendrez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

*Mais, dites-vous, ce sont des rebelles..... Des rebelles! & pourquoi? parce qu'ils ne veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce; l'imposer comme il lui plaît; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que*

que d'une rupture , dont la fuite est la ruine de l'une ou l'autre nation , & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête , qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous , ce n'est le forfait de personne ; & le sentiment du désespoir égaré ne fait où se porter.

*Mais ce sont nos sujets.....* Vos sujets ! pas plus que les habitans de la province de Galles , ne sont les sujets du comté de Lancastre. L'autorité d'une nation sur une autre , ne peut être fondée que sur la conquête , le consentement général , ou des conditions proposées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le consentement des aïeux ne peut obliger les descendans ; & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien , parce que rien n'est d'un prix qui

lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

*La terre qu'ils occupent est la nôtre..... La vôtre ! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes, qui accordent ce dont on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte signé par leurs ancêtres ? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappelez les descendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser que nous n'ayons de nous séparer de vous, vous disent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?*

*Ce sont des ingrats, nous sommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenseurs ; nous nous sommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous*

avez pris leur défense, c'est comme vous auriez pris celle du sultan de Constantinople ; si votre ambition ou votre intérêt l'eussent exigé. Mais ne se sont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'assujettissant aux prohibitions qui gênoient leur industrie , aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas secourus ? Ne se sont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes , comme il convient d'en user avec des hommes libres , n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus , si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine , vous leur avez dit : *vos trésors ou la vie ; mourez ou soyez mes esclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bien-faisans , vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnoissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être , quoique ce

ne soit point un devoir , peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux , il est beau , il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi , comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état , chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite , ou que lui a donnée la nature , a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres , s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non , non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité , c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale , en invoquant

son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre? Commandez-vous à Hanovre? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques: aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée?

*Notre honneur est engagé.....* Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

*Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux.....* J'en conviens. Qu'avez-vous donc

tenté ? L'affervissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en fera ravi. Alors , il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenoient sur la Grande - Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux ; que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

*Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?*

*Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles..... C'est - à - dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des repré-*



sentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont rachetées & vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

*Ils veulent être indépendans de nous . . . . .*  
Ne l'êtes - vous pas d'eux ?

*Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous . . .*  
Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

*Et si nous ne pouvions subsister sans eux . . . .*  
Ce seroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

*C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés . . . . .* Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier

de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper ? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

*Nous sommes la mère-patrie....* Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des pères & des mères sur leurs enfans cesse ; & ce tems est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne se changeoit pas pour nous en une con-

trainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère ? est-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent,

la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

*En souscrivant à toutes leurs prétentions , bientôt ils seroient plus heureux que nous. . . .*  
 Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent ? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confereriez - vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solennel despote du Canada ? Faudroit - il alors qu'ils ratifiassent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y fauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Serait-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous

arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?

*Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte. . . . .*

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilège. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos

loix lorsqu'ils en sont vexés ; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous - mêmes , & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège , vous poussez des cris de fureur , vous prenez les armes , vous êtes prêts à vous faire égorger ; & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations ; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît ; & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez ; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux , ils ont des fers ; & ces peaux , ces fers , il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix , il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périltoit , il falloit que les Américains réparâssent ses pertes. Et vous les appelez vos concitoyens ; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez , allez. Cette unité , cette ligue qui vous semble

Il n'est nécessaire que celle des animaux imbecilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes - vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau - Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & confternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit - ce une raison de vous irriter ? Quoi ! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol ; & ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines eussent préféré d'en arroser la terre & de mourir plutôt que de vivre esclaves ? Un étranger, sur lequel vous eussiez formé les mêmes pré-

tentions, vous auroit défarmés, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laisse-moi libre* ; & vous égorgez votre frère ; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers fatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de cou-



ronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est tems; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté; il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect: elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

XLIII. Lorsque la cause de vos colonies étoit  
 Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.

débatue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Messieurs, »  
 » de la justice ou de l'injustice de vos pré- »  
 » tentions. Je ne suis pas assez étranger aux »  
 » affaires publiques pour ignorer que cet »  
 » examen préliminaire & sacré dans toutes »  
 » les autres circonstances de la vie, seroit »  
 » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne re- »  
 » chercherai point quel espoir vous pouvez »  
 » avoir de réussir, & si vous serez les plus »  
 » forts, quoique ce sujet vous parût peut- »  
 » être de quelque importance, & que je »  
 » puisse vraisemblablement m'en promettre »  
 » votre attention. Je ferai plus. Je ne com- »  
 » parerai point les avantages de votre si- »  
 » tuation si elle réussit, avec les suites qu'elle »  
 » aura si vous manquez de succès. Je ne »  
 » vous demanderai point jusqu'à quand vous »  
 » avez résolu de servir vos ennemis. Mais »  
 » je supposerai tout d'un coup que vous »  
 » avez réduit vos colonies au degré de »  
 servitude

» servitude que vous en exigez. Appre-  
 » nez-moi seulement comment vous les y  
 » fixerez. Par une armée subsistante? Mais  
 » cette armée qui vous épuîsera d'hommes  
 » & d'argent, suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle  
 » pas l'accroissement de la population? il n'y  
 » a que deux réponses à faire à ma ques-  
 » tion; & de ces deux réponses, l'une me  
 » semble absurde, & l'autre vous ramène  
 » au point où vous êtes. J'y ai beaucoup  
 » réfléchi; & si je ne me trompe, j'ai décou-  
 » vert le seul parti raisonnable & sûr que  
 » vous ayez à prendre. C'est aussi-tôt que  
 » vous vous ferez rendus les maîtres, d'ar-  
 » rêter les progrès de la population, puis-  
 » qu'il vous paroît plus avantageux plus hon-  
 » nête & plus décent de dominer sur un petit  
 » nombre d'esclaves, que d'avoir pour égaux  
 » & pour amis une nation d'hommes libres.  
 » Mais, me demanderez-vous, comment  
 » arrête-t-on les progrès de la population?  
 » L'expédient pourroit révolter des âmes  
 » foibles, des esprits pusillanimes: mais  
 » heureusement il n'en est point dans cette  
 » auguste assemblée. C'est d'égorger sans  
 » pitié la plus grande partie de ces indignes

» rebelles, & de réduire le reste à la con-  
 » dition des nègres. Ces braves & géné-  
 » reux Spartiates, si vantés dans les histoires  
 » anciennes & modernes, vous en ont donné  
 » l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée  
 » de leur manteau, nos concitoyens & nos  
 » fatellites iront la nuit clandestinement maf-  
 » sacrer les enfans de nos Ilotes à côté de  
 » leurs pères, sur le sein de leurs mères ;  
 » & ne laisseront vivre que le nombre suf-  
 » fisant pour leurs travaux & notre sûreté ».

Anglois ! vous frémissez à cette horrible proposition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le repentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent ; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes ; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme ; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos dif-

cours & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaisseaux de leurs côtes; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise.

« O vous, nos concitoyens & nos anciens amis, permettez-nous ce titre, nous l'avons profané, mais notre repentir nous rend dignes de le reprendre, & nous aspirons désormais à la gloire de le conferver. Nous confessons en présence de ce ciel & de cette terre qui en ont été les témoins, nous confessons que nos prétentions ont été injustes & nos procédés barbares. Oubliez-les comme nous. Relevez vos remparts & vos forteresses. Rassemblez-vous dans vos paisibles habitations. Effaçons jusqu'à la dernière goutte du sang qui a coulé. Nous admirons l'esprit généreux qui vous a dirigés. C'est le même auquel dans des circonstances semblables nous avons dû notre salut. Oui.

» c'est à ces marques sur-tout que nous vous  
 » reconnoissons pour nos concitoyens &  
 » pour nos frères. Vous voulez être libres ;  
 » foyez libres. Soyez-le dans toute l'éten-  
 » due que nous avons attachée nous-mêmes  
 » à ce nom sacré. Ce n'est pas de nous que  
 » vous tenez ce droit. Nous ne pouvons  
 » ni vous le donner, ni vous le ravir. Vous  
 » l'avez reçu comme nous de la nature, que  
 » le crime & le fer des tyrans peuvent  
 » combattre, mais que le crime & le fer  
 » des tyrans ne peuvent détruire. Nous  
 » ne prétendons à aucune sorte de supé-  
 » riorité sur vous. Nous n'aspirons qu'à  
 » l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous  
 » suffit. Nous connoissons trop bien le prix  
 » inestimable de nous gouverner par nous-  
 » mêmes, pour vouloir désormais vous en  
 » dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre  
 » législation, si vous pouvez dans vos états  
 » vous créer un meilleur gouvernement que  
 » le nôtre, nous vous en félicitons d'avance.  
 » Votre bonheur ne nous inspirera d'autre  
 » sentiment que le desir de vous imiter.  
 » Formez-vous des constitutions adaptées à

» votre climat, à votre sol, à ce monde nou-  
 » veau que vous civilisez. Qui peut mieux  
 » connoître que vous vos propres besoins ?  
 » Des ames fières & vertueuses telles que  
 » les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix  
 » qu'à celles qu'elles se donneront elles-  
 » mêmes. Tout autre joug seroit indigne  
 » d'elles. Réglez vous - mêmes vos taxes.  
 » Nous ne vous demandons que de vous  
 » conformer à notre usage dans l'assiette de  
 » l'impôt. Nous vous présenterons l'état  
 » de nos besoins ; & vous assignerez de vous-  
 » mêmes la juste proportion entre vos se-  
 » cours & vos richesses.

» D'ailleurs, exercez votre industrie,  
 » comme nous exerçons la nôtre ; exercez-  
 » la sans limites. Mettez à profit les bien-  
 » faits de la nature & les contrées fécondes  
 » que vous habitez. Que le fer de vos mi-  
 » nes, les laines de vos troupeaux, la dé-  
 » pouille des animaux sauvages errans dans  
 » vos bois, façonnés dans vos manufactu-  
 » res, prennent sous vos mains une valeur  
 » nouvelle. Que vos ports soient libres.  
 » Allez exposer vos denrées & les produc-  
 » tions de vos arts dans toutes les parties

» du monde; allez chercher celles dont vous  
 » avez besoin. C'est un de nos privilèges,  
 » qu'il soit aussi le vôtre. L'empire de l'o-  
 » céan, que nous avons conquis par deux  
 » siècles de grandeur & de gloire, vous ap-  
 » partient comme à nous. Nous ferons unis  
 » par les liens du commerce. Vous nous  
 » apporterez vos productions que nous ac-  
 » ceptons de préférence à celles de tous  
 » les autres peuples, & nous espérons que  
 » vous préférerez les nôtres à celles de  
 » l'étranger, sans toutefois que vous y soyez  
 » astreints par aucune loi, que par celle de  
 » l'intérêt commun, & le titre de conci-  
 » toyens & d'amis.

» Que vos vaisseaux & les nôtres, déco-  
 » rés du même pavillon, couvrent les mers,  
 » & que des deux côtés il s'élève des cris  
 » de joie, lorsque ces vaisseaux amis se ren-  
 » contreront au milieu des déserts de l'o-  
 » céan. Que la paix renaisse, que la concorde  
 » dure à jamais entre nous. Nous concevons  
 » enfin que la chaîne d'une bienveillance  
 » réciproque est la seule qui puisse lier des  
 » empires aussi éloignés, & que tout autre  
 » principe d'unité seroit injuste & précaire.



» Que sur ce nouveau plan d'une amitié  
 » éternelle , l'agriculture , l'industrie , les  
 » loix , les arts , & la première de toutes  
 » les sciences , celle de faire le plus grand  
 » bien des états & des hommes , se perfec-  
 » tionne parmi vous. Que le récit de votre  
 » bonheur appelle autour de vos habitations  
 » tous les infortunés de la terre. Que les  
 » tyrans de tous les pays , que tous les  
 » oppresseurs , ou politiques ou sacrés , fa-  
 » chent qu'il existe un lieu dans le monde  
 » où l'on peut se dérober à leurs chaînes ;  
 » où l'humanité flétrie a relevé sa tête ; où  
 » les moissons croissent pour le pauvre ; où  
 » les loix ne sont plus que le garant de la  
 » félicité ; où la religion est libre & la con-  
 » science a cessé d'être esclave ; où la nature  
 » enfin semble vouloir se justifier d'avoir  
 » créé l'homme , & le gouvernement si long-  
 » tems coupable sur toute la terre répare  
 » enfin ses crimes. Que l'idée d'un pareil  
 » asyle épouvante les despotes & leur serve  
 » de frein : car si le bonheur des hommes  
 » leur est indifférent , ils sont du - moins  
 » ambitieux & avarés , & veulent conser-  
 » ver , & leur pouvoir , & leurs richesses.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos  
» amis, nous-mêmes nous profiterons de  
» votre exemple. Si notre constitution s'al-  
» téroit ; si la richesse publique corrompoit  
» la cour, & la cour la nation ; si nos rois  
» à qui nous avons donné tant d'exemples  
» terribles les oublioient enfin ; si nous  
» étions menacés, nous qui étions un peuple  
» auguste, de ne devenir que le plus lâche  
» & le plus vil des troupeaux, en nous  
» vendant nous-mêmes : le spectacle de vos  
» vertus & de vos loix pourroit nous ranimer.  
» Il rappelleroit à nos cœurs avilis, & le  
» prix & la grandeur de la liberté ; & s'il  
» faut que cet exemple devienne impuif-  
» fant ; s'il faut que l'esclavage, suite de  
» la corruption vénale, s'établisse un jour  
» dans ce même pays, qui a été inondé  
» de sang pour la cause de la liberté, & où  
» nos pères ont vu les échafauds dressés  
» pour les tyrans : alors nous abandonne-  
» rons en foule cette terre ingrate livrée  
» au despotisme, & nous laisserons le  
» monstre régner sur un désert. Vous nous  
» recevrez alors en qualité d'amis & de  
» frères. Vous partagerez avec nous ce fol,

» cet air libre comme les ames de leurs gé-  
 » néreux habitans ; & grace à vos vertus ,  
 » nous retrouverons encore l'Angleterre  
 » & une patrie.

» Voilà , braves concitoyens & notre ef-  
 » pérance & nos vœux. Recevez donc nos  
 » sermens , gages d'une si sainte alliance.  
 » Invoquons , pour rendre ce traité plus so-  
 » lemnel , invoquons nos ancêtres com-  
 » muns , qui tous ont été animés de l'es-  
 » prit de liberté comme vous , & n'ont pas  
 » craint de mourir pour la défendre. Attes-  
 » tons la mémoire des fondateurs illustres  
 « de vos colonies , celle de vos augustes  
 » législateurs , du philosophe Locke , qui  
 » le premier sur la terre fit un code de to-  
 » lérance , du vénérable Penn , qui le pre-  
 » mier fonda une ville de frères. Les ames  
 » de ces grands hommes , qui dans ce mo-  
 » ment , sans doute , ont les yeux fixés sur  
 » nous , sont dignes de présider à un traité  
 » qui doit affurer la paix de deux mondes.  
 » Jurons en leur présence , jurons sur ces  
 » mêmes armes avec lesquelles vous nous  
 » avez combattus , de rester à jamais unis  
 » & fidèles ; & quand nous aurons prononcé

» tous ensemble un ferment de paix, prenez  
 » alors ces mêmes armes, transportez-les  
 » dans un dépôt sacré, où les pères les mon-  
 » treront à chaque génération nouvelle ; &  
 » là, gardez-les fidèlement d'âge en âge pour  
 » les tourner un jour contre le premier,  
 » soit Anglois, soit Américain, qui osera  
 » proposer de rompre cette alliance, égale-  
 » ment utile, également honorable pour les  
 » deux peuples ».

A ce discours, j'entends les villes, les  
 hameaux, les campagnes, toutes les rives  
 de l'Amérique Septentrionale retentir des  
 plus vives acclamations, répéter avec at-  
 tendrissement le nom de leurs frères Anglois,  
 le nom de la mère-patrie. Les feux de la  
 joie succèdent aux incendies de la discorde ;  
 & cependant les nations jalouses de votre  
 puissance restent dans le silence, dans l'é-  
 tonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en  
 faut-il espérer ? La raison s'y fera-t-elle  
 entendre, ou persévéra-t-il dans sa folie ?  
 Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'in-  
 strument de la tyrannie des ministres ? Ses  
 actes seront-ils les décrets d'une nation libre.

ou des édits dictés par la cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux ré-  
 vérés retentissent de harangues pleines de  
 modération & de sagesse. La douce persua-  
 sion y paroît couler des lèvres des orateurs  
 les plus distingués. Ils arrachent des larmes.  
 Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup  
 une voix , organe du despotisme & de la  
 guerre , suspend cette émotion délicieuse.

« Anglois, s'écrie un déclamateur forcené,  
 » pouvez - vous balancer un moment ? ce  
 » sont vos droits , vos intérêts les plus im-  
 » portans ; c'est la gloire de votre nom qu'il  
 » faut défendre. Ces grands biens ne sont  
 » pas attaqués par une puissance étrangère.  
 » Un ennemi domestique les menace. Le  
 » danger est plus grand , l'outrage est plus  
 » sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés  
 » pour des prétentions mutuelles , la poli-  
 » tique peut quelquefois suspendre les com-  
 » bats. Contre des sujets rebelles , la plus  
 » grande faute est la lenteur , toute modé-  
 » ration est foiblesse. L'étendard de la ré-  
 » volte fut levé par l'audace , qu'il soit dé-  
 » chiré par la force. Tombe , tombe sur

» les mains qui l'ont déployé, le glaive de  
» la justice. Hâtons-nous. Pour étouffer les  
» révolutions, il est un premier moment qu'il  
» faut saisir. Ne donnons pas aux esprits  
» étonnés, le tems de s'accoutumer à leur  
» crime; aux chefs, le tems d'affermir leur  
» pouvoir; au peuple, celui d'apprendre à  
» obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple,  
» dans la révolte, est presque toujours en-  
» traîné par un mouvement étranger. Ni sa  
» fureur, ni sa haine, ni son amour ne lui  
» appartiennent. On lui donne ses passions  
» comme ses armes. Déployons à ses yeux  
» la force & la majesté de l'empire Britan-  
» nique. Il va tomber à nos pieds; il passera  
» en un instant de la terreur au remords; du  
» remords à l'obéissance. S'il faut user de la  
» sévérité des armes, point de ménagement.  
» Dans la guerre civile, la pitié est la plus  
» fautive des vertus. Le glaive une fois tiré  
» ne doit plus s'arrêter que par la soumission.  
» C'est à eux désormais à répondre au ciel  
» & à la terre de leurs propres malheurs.  
» Songez qu'une sévérité passagère, dans  
» ces contrées rebelles, doit nous assurer  
» l'obéissance & la paix pour des siècles.

» Pour suspendre nos coups , pour désar-  
 » mer nos bras , on nous dit , on nous ré-  
 » pète que ce pays est peuplé de nos conci-  
 » toyens , de nos amis , de nos frères.  
 » Quoi , invoquer en leur faveur des noms  
 » qu'ils ont outragés , des liens qu'ils ont  
 » rompus ! Ces noms , ces liens sacrés sont  
 » ce qui les accuse & qui les rend coupa-  
 » bles. Depuis quand ces titres si révé-  
 »rés n'imposent-ils des devoirs qu'à nous ?  
 » Depuis quand des enfans rebelles ont-  
 » ils le droit de s'armer contre leur mère ,  
 » de lui ravir son héritage , de déchirer son  
 » sein ? Ils parlent de liberté. Je respecte  
 » ce nom comme eux : mais cette liberté  
 » est-elle de l'indépendance ? Est-elle le  
 » droit de renverser une législation établie  
 » & fondée depuis deux siècles ? Est-elle  
 » le droit d'usurper tous les nôtres ? Ils par-  
 » lent de liberté ; & moi je parle de la su-  
 » prématie & de la puissance souveraine de  
 » l'Angleterre.

» Quoi , s'ils avoient à former quelques  
 » plaintes , s'ils refusoient de porter avec  
 » nous une foible portion du fardeau qui  
 » nous accable & de s'affocier à nos char-

ges comme nous les affociions à notre  
grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que  
celle de la révolte & des armes ! On les  
appelle nos concitoyens & nos amis ; &  
moi je ne vois en eux que les persécutés  
& les ennemis les plus cruels de  
notre patrie. Nous avons des ancêtres  
communs ; oui, sans doute : mais ces res-  
pectables aïeux, je les évoque moi-même  
avec confiance. Si leurs ombres pouvoient  
reprendre ici leur place, leur indignation  
égalerait la nôtre. Avec quel courroux  
ces vertueux citoyens entendraient que  
ceux de leurs descendans qui se sont fixés  
au-delà des mers n'ont pas plutôt senti  
leurs forces, qu'ils en ont fait le cou-  
pable essai contre leur patrie ; qu'ils se  
sont armés contre elle de ses propres bien-  
faits ? Oui tous, jusqu'à cette secte pa-  
cifique à qui son fondateur inspira le de-  
voir de ne jamais tremper ses mains dans  
le sang ; eux qui ont respecté les jours &  
les droits des peuples sauvages ; eux qui  
par enthousiasme de l'humanité ont brisé  
les fers de leurs esclaves : aujourd'hui  
également infidèles à leur pays & à leur



5) religion, ils arment leurs mains pour le  
 6) carnage; & c'est contre vous. Ils traitent  
 7) tous les hommes de frères; & vous,  
 8) vous seuls de tous les peuples êtes exclus  
 9) de ce titre. Ils ont appris au monde que  
 10) les sauvages Américains, que les nègres  
 11) de l'Afrique leur font désormais moins  
 12) étrangers que les citoyens de l'Angle-  
 13) terre.

„ Armez - vous. Vengez vos droits of-  
 „ fensés. Vengez votre grandeur trahie. Dé-  
 „ ployez cette puissance qui se fait redouter  
 „ dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde,  
 „ qui a si souvent étonné l'Amérique elle-  
 „ même; & puisqu'entre un peuple sou-  
 „ verain & le sujet qui se révolte, il n'y a  
 „ plus désormais d'autre traité que la force,  
 „ que la force décide. Conservez, reprenez  
 „ cet univers qui vous appartient, & que  
 „ l'ingratitude & l'audace veulent vous  
 „ ravir ».

Les sophismes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des représentans du peuple le desir d'un arrangement pacifique. Les résolutions nou-

XLIV.

L'Angleterre

terre se dé-  
 termine à  
 réduire ses  
 colonies par  
 la force.

velles ressembloit aux résolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme. On lève des armées ; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets destructifs & sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises, elles-mêmes, autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues, n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les ailes duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le  
nouveau,

nouveau, étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Cet fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne ferons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transporté dans un siècle nouveau.

Des ames timides , des ames qui mesurent l'avenir par le passé , croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue ; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation , ainsi que d'homme à homme , qui peut avoir la force & le droit de me protéger , peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur , pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe , les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre , nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous , séparons-nous. La neutralité , le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature , la nécessité & le tems.

Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissensions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le siège du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appesantit; &

les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par-tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la défiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous favoir quel seroit le fruit d'un accomodement? votre ruine. Vous avez besoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation An-

gloise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-même, dans vos assemblées ? Ne vous souvenez - vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguier ? Ce droit feroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes ; elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce ; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre sourde, celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre ; ce fera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foiblesse, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez - vous à l'Angleterre : voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité, une juste défense, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui

existe pour nous. Eh bien, puisqu'il faut combattre, que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne, & qui nous paie & de nos trésors & de notre sang. Quoi, nous exposerons - nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant sous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'est-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage? Quoi, ce sera à la lueur des incendies; ce sera sur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs! & tout couverts de notre sang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos



titres sont écrits ; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contract qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'otage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois ; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression ; cette noblesse avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur

premier besoin. Les travaux rustiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard, elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois, & sa foiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un

seul esprit errant de toute part , forme le génie des états , & que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant , une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs , nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage , c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont faisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé , ce moment ne revient plus ; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seroient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre-humain en-féveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut , & fut chargée par l'Être suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé , & nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons , dans ce moment , décider du sort d'une race d'hommes plus nom-

breuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, & que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour devise ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les puissances, imprimer le respect même à nos ennemis; & si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre

incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

XLV.

Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome ! Avec quelle grandeur , avec quel enthousiasme ne parlerois - je pas des hommes généreux qui , par leur patience , leur sagesse & leur courage , élevèrent ce grand édifice ? Hancock , Franklin , les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante : mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant , l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses , son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque , mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage ; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolé-

rance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai désiré ; & mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut : que l'histoire de la nation Angloise & de son roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé, après cette dissolution, les

états trop long-tems fans représentans, & par conséquent exposés aux inconvéniens résultant du défaut d'assemblée.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturalisation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terrains dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance, en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoreroient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces considérables, fans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maisons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les



parties du globe ; pour nous imposer des taxes fans notre aveu ; pour nous priver , dans plusieurs cas , de nos jugemens par jurés ; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers ; pour nous enlever nos chartes , supprimer nos meilleures loix , altérer le fonds & la forme de notre gouvernement ; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les provinces Américaines , en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes , détruire nos ports , brûler nos villes , massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens , faits prisonniers en pleine mer , à porter les armes contre leur patrie , à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères , où à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines , & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares , accoutumés à tout massacrer , fans distinction de rang , de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le sang, par la religion & par l'habitude, devoit être soutenue par un grand concert de volontés, par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts, & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la subsistance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations.

opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le tems de sa gestion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation, quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institution de ce corps n'étoit pas aussi bien combinée que la législation des provinces. Il semble en effet que des états fédératifs, qui sortent de la condition de sujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent sans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il semble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne fauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute,

il est nécessaire, dit - on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défense commune, soient décidées par les représentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que si dans les gouvernemens affermis, il est bon que le peuple se repose avec confiance sur la sagesse de son sénat, dans un état où la constitution se forme, où le peuple, encore incertain de son sort, redemande sa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des

républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrain de peu d'étendue, & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque resserrés dans les bornes du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats - Unis d'Amérique, semés sur un continent immense; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés; séparés par des déserts, des montagnes, des golfes & par une vaste étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque province; si à chaque occasion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres & , pour ainsi dire, un nouveau pouvoir aux représentans, ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir, les longueurs & la multitude

des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse, par corruption ou par foiblesse, les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exalte & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un tems où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un

peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentit affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens - moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je défavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'est que dans

un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI.  
La guerre  
commence  
entre les  
Etats-Unis  
& l'Angle-  
terre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevait de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repouffés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Halifax, il



en étoit parti le 10 juin pour se porter sur la petite isle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement; & le 28 août, il débarqua sans opposition à l'Isle-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes, ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Isle-Longue; & ils se replièrent sur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroïssoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances, les nouvelles levées qu'on leur opposoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer; & elles n'abandonnèrent leurs re-

tranchemens que dans la nuit du premier au second novembre , lorsque les mouvemens qui se faisoient sous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef , Wafington , n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action , qui auroit pu , qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il favoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée , sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le détermina à se replier sur le Jersey , avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver , par la connoissance du pays , par la nature du terrain qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages , il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province , & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout - à - coup , il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois ; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes , à peine lui en restait-il deux mille cinq cens avec lesquels il

est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les disperfer. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se seroit faite sans opposition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 décembre, elles traversent

la Delaware & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y font-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il

en fortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation. Referré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jersey;

& sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie, une grande scene s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour

le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendoit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient; ses vivres diminuoient; les Américains reprenant courage se rassemblaient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII jusqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes Angloises, & blâmoient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de

combats , de dévastations , de massacres ; l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

## XLVII:

Pourquoi  
les Anglois  
ne font point  
parvenus à  
soumettre  
les provin-  
ces confé-  
dérées.

D'abord la Grande-Bretagne , accoutumée aux orages dans son propre pays , ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems ses troupes étoient insultées dans Boston ; il s'étoit formé dans la province de Massachusetts une autorité indépendante de la sienne ; les autres colonies se dispofoient à suivre cet exemple , sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement , les deux chambres se remplirent de clameurs ; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin , que la contrée rébelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des



côtes fans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoit étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se

joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutele, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembloit trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord  
se

se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguér l'Amérique eût été suivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de l'empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos ; ils employèrent à méditer le tems d'agir ; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de fortresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amé-

rique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étouffe, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté; mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une

effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède ; contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire, qui, à la voix d'un seul homme meut de milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger,

& fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir ; achève de changer en eux ces sentimens en principes , & en fait pour ainsi dire la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte , qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique d'accord avec la constitution honore l'un de ces titres , & fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on par l'histoire des révolutions arrivées dans cette isle si orageuse , que le soldat Anglois , quoiqu'engagé pour sa vie , conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit - elle animé les Hessois , les Brunswickois , les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux , tous également mécontents des souverains qui les avoient vendus , mécontents du prince qui les avoit achetés , mécontents de la nation qui les soudoyoit , mécontents de leurs camarades qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas

326 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE  
époufé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auffi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort , de la main defquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleffures.

L'esprit des armées Angloifes avoit encore changé par une fuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix - huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre ; l'extension que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquisitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé fans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande - Bretagne. Ces trésors allumèrent le defir de nouvelles jouiffances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers , fur-tout en France , & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions fupérieures , il fe répandit dans toutes les classes. A un caractère fier , fimple & réfervé , succéda le goût du fafte , de la diffipation , de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement vifité cette ifle fi renommée , fe croyoient fous un autre ciel. La con-



tagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémisphère la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la discipline Européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr & terrible: vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes

même braves , l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence , est réservée une épreuve plus difficile : celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons , que les moyens de guerre arrivèrent rarement , au travers de tant de mers , dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

## XLVIII.

Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même , comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce Nouveau - Monde étoit défendu par des troupes réglées , qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois , & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens

qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés: mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus

que faisoient les Américains de la reconnoître , n'indispofoit pas les efprits. On ne leur porta point de haïne , même après qu'ils eurent pris les armes pour foutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiffoient pas dans l'intérieur du royaume , que la foudre ne grondoit qu'au loin , chacun s'occupoit paisiblement de fes affaires , ou fe livroit tranquillement à fes plaifirs. Tous attendoient fans impatience la fin d'une fcène dont , à la vérité , le dénouement ne leur paroiffoit pas incertain.

La fermentation dut fe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémifphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie , le nom fi doux d'indépendance , fans les remuer ? Mais cette chaleur fe foutint - elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement , le befoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les foins d'une autorité naiffante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace , ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourfuivre. On la vit punir de mort la défection , & fouiller par des affaffinats l'étendard de la liberté. On la vit fe refuser

à l'échange des prisonniers , de peur d'augmenter dans les troupes , le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre - vingts ans , qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers , s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef , & s'il te demande combien j'ai de troupes , réponds-lui que j'en ai assez ; que quand il parviendrait à les battre , il m'en resteroit encore assez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques ; mais rares , & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe , aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion , ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang

des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration n'y avoient pas changé; & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies: car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude, ou du-moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales sur la

côte, s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares. . . . « C'est, » répondit-on à ses sollicitations, c'est le » démêlé d'un père avec ses enfans; il ne » nous convient point d'entrer dans cette » brouillerie domestique. . . . Mais si les » rebelles venoient attaquer cette province, » ne nous aideriez - vous pas à les repousser ? . . . Depuis la paix, la hache de la » guerre est ensevelie à quarante brasses de » profondeur. . . . Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la terre. . . . Le » manche en est pourri, & nous n'en pourrions faire aucun usage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends survenus entre l'ancienne & la Nouvelle - Angleterre , dit la tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne prendrons part à ces divisions atroces. La guerre entre des frères est une chose étrange & nouvelle dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé aucun exemple de cette nature. Etouffez vos haines insensées ; & qu'un ciel favorable dissipe le sombre nuage qui vous enveloppe ».

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings , leur dirent ces bons sauvages. C'est tout ce que nous possédons. Nous comptons en acheter du rum ; nous boirons de l'eau. Nous irons chasser. Si quelques bêtes tombent sous nos flèches , nous en vendrons les peaux , & nous vous en porterons le prix ».

Mais avec le tems , les agens très - actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis , & parce que les distances ne lui avoient pas



permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblèmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable

de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnoie ; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens ? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune ? est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions même façonnées à la servitude ? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison ? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre

1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande - Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'est le nom  
 ,, Anglois qui nous a rendus odieux; nous  
 ,, l'abjurons solennellement. Tous les hom-  
 ,, mes sont nos frères. Nous sommes amis  
 ,, de toutes les nations. Tous les pavillons  
 ,, peuvent sans crainte d'insulte, se mon-  
 ,, trer sur nos côtes, fréquenter nos ports ». On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les états vraiment commerçans, instruits que l'Amérique Septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui

feroit apporté. Les seuls François, qui osent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole, où un parlement renverseroit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées

ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déjà rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Versailles, signé le 6 février 1778.

Si le ministère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans

XLIX.  
La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis.

Cette dé-  
marche oc-  
casione la  
guerre entre  
cette cou-  
ronne &  
celle d'An-  
gleterre.

l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau règne. Alors ses finances étoient dans la confusion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déjà fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis; & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solennels.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la cour de Versailles faisoit passer aux provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui dessillèrent pas les yeux. Les ateliers de cette puissance

étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa léthargie , il fallut que Louis XVI y fit signifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats - Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité , qu'on les élevât avec éclat au rang des puissances souveraines. Toute l'Europe prévît que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux de l'océan , & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables , déplorent d'avance les calamités qui , dans les deux hémisphères , étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas ; & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie , qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état , les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables , prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates , livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie , & nos hommages pour la justice. En quelque lieu , sous quelque forme que la vertu se présente , c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'états ne peuvent



nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osons trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous serons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement iné-

branlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions & leur foiblesse; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent ! Cette apparente audace n'est que l'impuissance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi soutenir ces regards ! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du-moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonstances : elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ces préparatifs ; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit, qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à com-

battre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Ouessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inat-

tendus , la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis , de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots , de leurs capitaux , & de fapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités , que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande - Bretagne de toutes les parties du globe , entrèrent paisiblement dans ses rades , sans avoir été seulement entamées.

Au contraire , le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères , & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever , sur leurs propres côtes , des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin ; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoisé étoit depuis long-tems malheureuse ; & c'étoit au vice de sa

constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations , bonnes ou mauvaises , furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin les amiraux dictèrent eux - mêmes , en 1776 , une ordonnance , qui les rendant maîtres absolus des rades , des arsenaux , des ateliers , des magasins , détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de règle , plus de comptabilité , plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque , c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa , peut-être sans qu'on s'en aperçût , à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement

les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol ; il en est d'autres

créées , transportées par le commerce , & qui sont , pour ainsi dire , errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers , voilà votre fonction. Que diroit-on , si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes , le laboureur des campagnes , de repousser l'embrâsement qui menace les moissons ? Officiers de marine , vous vous croyez avilis de protéger , d'escorter le commerce ! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs , que deviendront les richesses de l'état , dont vous demandez sans doute une part pour récompense de vos services ? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres , que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes ? Vous vous croyez avilis. Quoi , avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens ? Et que sont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique , sinon des protecteurs , des défenseurs du citoyen & de sa fortune ? Votre poste est sur les mers , comme celui du magistrat sur les tribunaux , celui de l'officier

& du soldat de terre dans les camps, celui du monarque même sur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embrasser d'un coup - d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par - tout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez - vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur est brillante ; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays ; si dans ce même port, où vous rentrez victorieux,



une multitude de familles défolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout fera muet & confterné, & vos exploits ne feront deftinés qu'à groffir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amufer l'oifiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le fouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes confacrées à Portsmouth étoient bien oppofées. On y fentoit, on y refpectoit la dignité du commerce. On s'y faifoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juftes de fes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très - humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiffant la menaçoit de plus grands défâftres dans l'ancien. Cette fituation alarmante rempliffoit tous les efprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puiffance rivale en groffiffent la maffe énorme ; & fur le champ le crédit public eft ranimé ;

les espérances renaissent , & ce peuple qu'on se plaçoit à regarder comme abattu , reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissent de gémissemens. Une inaction avilissante & ruineuse y succède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négocians se communique à la nation entière. Les premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent , & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe en défavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir , par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs , engagé l'état dans une guerre désastreuse , tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les  
ressorts

refforts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique infidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en fert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité! « Anglois, vous » avez abusé de la victoire. Voici le moment d'être justes, ou ce sera celui de la vengeance. L'Europe est lassée de souffrir des tyrans. Elle rentre enfin dans ses droits. Déformais, ou l'égalité ou la guerre. Choisissez ». C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il est vrai,

doivent haïr , parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire , & que pour être despote il affaina tous ses ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme ministre , parce que le premier il avertit la France de sa dignité , & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV , qui , pendant quarante ans , fut être digne de son siècle , qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même , & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui , ni son peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces ames indifférentes & froides par légèreté , pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement , qui laissent flotter au hasard de grands intérêts , & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi , demande-t-on encore , pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état , & qui , pour être obéis , n'ont qu'à commander , se font-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution

entraîne des lenteurs nécessaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconfidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde une escadre qui protégeât les colonies & fit en même-tems respecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, voit un grand dessein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent c'est un pro-

blême à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des constitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde, Trajan, adopta,

lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran*: cette maxime est trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir est de souffrir, & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de son aveuglement, de ses incertitudes, de ses lenteurs, quelquefois même de son infidélité: accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Britannique, sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné

des secours secrets aux Américains , épiait le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au roi catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ses intérêts ; soit que la résolution lui parût précipitée ; soit enfin que d'autres objets politiques exigeâssent toute son attention , il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives , on l'occupa si peu de cette grande affaire , que ce fut sans l'en prévenir que la cour de Versailles fit signifier à Saint - James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mou-



vemens , lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée , & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises , & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention ; qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses ; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies , ou du - moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste ;

L.  
L'Espagne n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France, se déclare pour cette dernière puissance.

360 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE  
& sans l'oubli de toutes les considérations  
personnelles , on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles ; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait ; quoiqu'ils ne fussent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir ; quoique la France ne pût pas négocier pour eux ; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité , & qui , peut-être au fond de son cœur , n'en desiroit pas la prospérité ; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille ; c'est lorsque la fierté élève les ames au - dessus de la terreur ; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi , & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur : c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toute - fois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement , traitent les grandes & périlleuses révolutions d'hé-

roïsme ou de folie , selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment , je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérité , je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué , que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles , & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante - trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre - vingts , & huit sur les chantiers. Les Etats - Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies , l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service , & on les avoit

convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre, cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissensions domestiques énermoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haines soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi

nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne se monroit pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractère, malgré l'expérience de ses amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu, Qui fait pour quel parti les élémens se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis, ou les sépare, ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux.

Le moment est manqué, ou par la pusillanimité qui diffère, ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse : mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconsideré de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrâce ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-tems subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François emporté, dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient secrètement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller ? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande - Bretagne ; tandis qu'une ou

deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'assujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances, mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la diffi-

culté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins, soit dans l'emploi des forces; l'Angleterre est abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées: elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de ministres; qui de l'autre est une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin si l'on considère l'esprit de la nation Françoisé, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espère tout lorsqu'il commence, qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle; que par son ca-



raictère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, fait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrâce : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligue se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse; Rome sauvée d'Annibal; dans les tems modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. LI.  
Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, & Quelle doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue

elle est vic-  
torieuse.

l'empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un état d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette isle superbe ont inspiré par-tout, doit être la cause de cette inaction. Mais la haine se tait, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi,

II  
Quelle est  
elle la  
cause de  
la  
guerre  
de  
la  
Grande-  
Bretagne

ainfi, les cours de Verfailles & de Madrid fe veroient déchues de l'efpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée fur le globe. Ces confidérations doivent les déterminer à preffer les attaques, & à ne pas laiffer à une politique prévoyante ou fimplément jaloufe, le tems de faire de nouvelles combinaifons. Qu'elles s'arrêtent fur-tout à propos, & qu'un defir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas fur leurs véritables intérêts.

Les États-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auffi le vœu de la France. On peut foupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont fecoué le joug de la Grande - Bretagne eft fimple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même fyftême ?

Le nouvel hémifphère doit fe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eft

préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renversement de nos droits , qui faisoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes ; par la haine , à jamais durable , entre des hommes lâches qui possèdent tout , & des hommes robustes , vertueux même , qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population , des cultures , de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette scission , & les progrès d'un mal dans un monde , & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France , dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses , leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or , c'est ce qui arriveroit , si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix , ou lié par des intérêts communs.

À peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée , qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans , séditieux , flétris ou ruinés. La culture , les arts , le commerce ne seroient

pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes; & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les possessions de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le

nord de l'Amérique deux puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établissemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement, c'est l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il règne une grande jalousie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un

même centre tant d'esprits égarés , tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent , & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples , c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies ; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage ; & celui qui détruisit la liberté Romaine , ce ne fut , ni Sylla , ni César ; ce fut le premier Caton , lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome , en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même , depuis quatre cens ans , peut-être , eût perdu son gouvernement & ses loix , si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Mais dans cette combinaison à quel degré de félicité , de splendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées ?

Ici , pour bien juger , commençons d'a-

LII.  
Quelle idée  
il faut se  
former des  
treize pro-  
vinces con-  
fédérées.

bord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre - humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du-moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espère que le châtement des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand, & de conscience



à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se font enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires & à leurs défaites. L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir, se plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfans. Osons résister au torrent de l'opinion & à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le sentiment qui aime à se créer des illusions & réalise tout ce qu'il espère. Notre devoir est de combattre tout préjugé, même celui qui seroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conscience pure & droite qui préside à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ferons pas crus : mais une conjecture hardie qui se vé-

rifie au bout de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien , qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil : eux & moi , nous ne serons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au tems. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer , n'est que de soixante - sept lieues marines ; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cens quarante - cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région , les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans , c'est la pêche , dont le produit annuel ne s'élève pas au - dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les provinces de New-York , de Jersey & de Pensylvanie. Mais le sol s'y est si rapidement déte-

riore, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie, est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés, croît un indigo inférieur.

qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des fables rebelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puissant ressort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs

Indigos , leurs fers , leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières , en échange de leurs bois , de leurs grains , de leur poisson , de leur riz , de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable , que lorsque les troubles commencèrent , les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole ; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces défavantages , il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cens quatre - vingt un mille six cens soixante dix-huit personnes , en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y pouffoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux ; mais la paix le leur rouvrira ; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres , les médiocres même , toutes occu-

pées ; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des fables stériles , des marais mal-fains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes , sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul , assez généralement difficile , devient impraticable pour une région dont les terres dégènèrent très-rapidement , & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces , ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près , le pays pourra se suffire à lui-même , pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale , que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés , & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruisse. Craignez l'af-

fluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère ; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre ; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aifance & la santé dans le travail ; la prospérité dans la culture des terres & les ateliers de l'industrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, & qu'elle soit

382 HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, &c.  
l'indestructible ciment qui lie vos provinces  
entre elles. N'établissez aucune préférence  
légale entre les cultes. La superstition est in-  
nocente par-tout où elle n'est ni protégée,  
ni persécutée ; & que votre durée soit , s'il  
se peut, égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir , & consoler la  
génération expirante par l'espoir d'une meil-  
leure ! Mais laissant l'avenir à lui - même ,  
jettons un coup-d'œil sur le résultat de trois  
siècles mémorables. Après avoir vu , dans  
le début de cet ouvrage , en quel état de  
misère & de ténèbres étoit l'Europe à la  
naissance de l'Amérique , voyons en quel  
état la conquête d'un monde a conduit &  
poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet  
d'un livre entrepris avec le desir d'être utile.  
Si le but est rempli , l'auteur aura payé sa  
dette à son siècle , à la société.

*Fin du dix-huitième Livre.*





# T A B L E

## A L P H A B É T I Q U E

### DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

#### A

*ADMINISTRATION* ; son premier devoir est de ménager les opinions dominantes ; pourquoi 226.

*Affranchissement des nègres* , a lieu chez les Quakers dans ces derniers tems , après un discours proféré par un de leurs prédicateurs 186. Le gouvernement Anglois s'oppose à ce que cet exemple soit suivi dans ses autres colonies 188 & suiv. Causes de cette opposition *ibid.*

*Allemands* , vendus par leurs princes aux Anglois , pour faire la guerre aux Américains ; pourquoi avoient si peu d'ardeur pour combattre 325.

*Amérique (1<sup>re</sup>)* , ou le Nouveau-Monde , doit un jour se détacher de l'Ancien ; raisons de s'y attendre 369 & suiv.

*Amérique Septentrionale (1<sup>re</sup>)* , est coupée du nord au sud par les Apalaches , une chaîne de montagnes au-delà desquelles est un désert immense 143. Le sol y produit en abondance , mais les productions sont plus tardives qu'en Europe ; raisons de ce phénomène 145 & suiv. On y trouve tous les arbres de l'Europe , mais elle en a qui lui sont propres , quels 146. Ses forêts sont peuplées d'une multitude d'oiseaux , parmi lesquels est l'oiseau-mouche 151. Elle est moins chargée d'insectes depuis qu'on a défriché la terre & abattu les bois 153. On y trouve des abeilles , mais comme les sau-

vages les appellent mouches Angloises, il est apparent qu'elles y ont été apportées *ibid.* Il y a beaucoup d'animaux domestiques qui y ont été transportés d'Europe 154. Et qui, comme l'homme, y ont essuyé des maladies épidémiques 156. Presque tous, hormis le porc, y ont d'abord dégénéré *ibid.* Quand les Anglois y abordèrent, les sauvages n'y cultivoient que le maïs 156 & *suiv.* La culture du lin & du chanvre n'y a pas prospéré, mais elle est très-abondante en fer 164. Révolutions qu'essuya en Angleterre l'importation du fer d'Amérique *ibid.* & *suiv.* Sage décision du parlement à cet égard 166. Ce sont des Anglois, persécutés pour leurs opinions religieuses, qui ont abordé les premiers cette partie du globe 171. On y a fait usage d'esclaves noirs, mais ils y sont mieux traités qu'aux isles 184 & *suiv.* Population générale des colonies Angloises qui y sont établies, y compris les noirs 189. Réflexions du docteur Franklin sur sa population 190 & *suiv.* Espèce des hommes qui la forment 192. Mœurs de cette nouvelle génération 193. Il lui manque de ne pas former précisément une nation 195. Nature des gouvernemens qui y furent établis 196 & *suiv.* Gouvernement royal 199. Gouvernement propriétaire 200. *Charter Government* 201. Gouvernement du Canada & de la Floride 202. Ses premiers Colons se livrèrent uniquement à l'agriculture 212.

*Anabaptistes* (les); sectaires qui avoient des principes particuliers dans la religion chrétienne, portent le fer & le feu en Allemagne, & ne formèrent qu'en 1525 un corps de religion 5. Principes de cette secte 6. Qui ne produisirent que des crimes 7. A quoi l'esprit de cette secte porta les paysans 8. Son unique gloire est d'avoir donné lieu à la naissance des Quakers 9. ETC.

*Angleterre* (l'), est le pays où l'on trouve le plus de patriotisme; emploi admirable auquel un de ses citoyens destine ses biens après sa mort 110. Après avoir acquis la Floride, elle possédoit dans l'Amérique Septentrionale une des dominations les plus étendues du globe 142. Avantages immenses qu'elle retireroit de ses colonies, s'il s'y trouve un passage dans la mer du Sud 143. Elle encourage ses colonies d'Amérique par

des primes à l'importation des munitions navales qui font à leur portée 160. Succès étonnant de cette entreprise 161. Moyens par lesquels elle encourage l'importation, dans ses ports, des bois, surtout, propres à la marine 162. Accorde une forte gratification aux colonies d'Amérique pour encourager la culture du lin & du chanvre 163. Etat de ce qu'elle payoit à divers pays de l'Europe pour le fer qu'elle en recevoit 167. Elle tente de faire croître des vins en Amérique, mais sans réussite 168 & *suiv.* Ils essayent d'y introduire des vers-à-foye en y envoyant des Vaudois; l'essai réussit, mais n'est pas accompagné de nouveaux progrès 170. Raisons qui, vraisemblablement, s'y sont opposées *ibid.* Encouragement qu'accorde le parlement en 1769 pour l'importation des foyes crues de l'Amérique 171. Etat de détresse où elle se trouva en 1763, 218 & *suiv.* Elle demande du secours à ses colonies 221. Elle avoit toujours été secourue de ses colonies par des dons & point par des taxes 224. Elle en exige à la paix de 1763 des contributions, qu'elle n'auroit dû que demander, & donna en 1764 l'acte du timbre 230. Suites de cette injustice 231. Manière dont les colons d'Amérique regardent les impositions de 1767, 232. Espérances que la cour de Londres fendoit sur la clôture du port de Boston 237. Elles sont trompées; réflexions à cet égard 238 & *suiv.* Etat actuel de son numéraire & de la situation de ses finances 255. Suites effrayantes de cette situation si elle perd l'Amérique 256. Réponses de l'Auteur aux objections que le gouvernement Britannique pourroit former contre les Américains 256 & *suiv.* C'est sur la fausse idée du peu de bravoure des Colons qu'on a osé leur faire la guerre 269. Discours qu'un orateur des chambres assemblées pour les colonies auroit dû prononcer à la place des plaidoyers qu'on y a entendus 272 & *suiv.* Conseils à la nation Angloise, & discours à adresser aux Anglo-Américains en leur offrant la paix 274 & *suiv.* Quelle en seroit l'issue 282. Conduite & langage bien différens tenus par un orateur forcené 283 & *suiv.* Les sophismes du déclamateur entraînent la nation à prétendre réduire ses colonies par la force 287 & *suiv.* Accoutumée aux orages

politiques en Europe, elle ne fit pas d'abord assez d'attention à celui qui s'élevoit dans le *Massachusset* & particulièrement à *Boston* 318. Illusions qu'elle se fit sur la facilité de réduire les colonies: elle est la région des partis, causes qui en résultent 319 & *suiv.* Manière dont *George III* composa son conseil 320. Inconvéniens de ce ministère sans accord & sans harmonie 321. L'activité de ses généraux ne put pas réparer le vice des contrariétés qui en étoient la suite 322. L'influence de sa constitution s'étend sur ses troupes; comment 325. Quelle y étoit l'opinion générale à l'égard des taxes 329. L'activité de ses agens lui concilie l'esprit de quelques nations sauvages du *Canada* 334. Espérances sur lesquelles elle propose un plan de conciliation aux *Etats-Unis*. Succès de ce plan 339. Raisons de ce mauvais succès; bévues du ministère *Britannique* *ibid.* & *suiv.* Les bonnes maximes de sa marine sauvent les richesses nationales & raniment le crédit public 351. Elle refuse la médiation de l'*Espagne* 360. Nombre de ses vaisseaux à la déclaration de guerre contre la *France* & l'*Espagne* 361. Troubles du parlement depuis la guerre 362. Elle a reconnu que la nature du sol des colonies *Angloises*, n'étoit propre à aucun des établissemens qu'elle y a essayés; son principal avantage consistoit dans la vente de ses expéditions de la métropole 378 & *suiv.* Nature du commerce qu'elle faisoit avec elles 379.

*Anglois* (les) seront heureux s'ils peuvent conserver leurs possessions dans l'*Amérique Septentrionale* 144. Ils sont tellement attachés à leur patrie, qu'il n'y a que les plus fortes révolutions qui puissent les engager à s'expatrier 171 & *suiv.* Ils étoient trop actifs & ambitieux pour être propres à défricher l'*Amérique* 172. Ils apportent beaucoup d'impétuosité dans leurs factions, & sont froids & calmes partout ailleurs 322.

*Annapolis*, capitale du *Maryland* dans l'*Amérique Septentrionale*, est située sur la baye *Chésapeak* 60.

*Apalaches* (les), montagnes très-hautes de l'*Amérique Septentrionale*, la traversent entièrement du nord au sud 142 & *suiv.*

*Armée royale d'Angleterre*, époque où, avec plus

d'activité, elles auroient pris Philadelphie, & étouffé au berceau la nouvelle république 313. Trois régimens Anglois sont chassés de Princeton par les Américains 314. Elle bat les Américains le 11 Septembre 1777 à Brandiswine, & entre le 30 à Philadelphie 315. Les troupes qui la composoient ne montroient aucune ardeur pour qu'on les menât au combat; pourquoi? 323 & *suiv.* La révolution arrivée depuis 18 ans dans les mœurs avoit changé l'esprit des armées Angloises, de quelle manière 326 & *suiv.* Exposition des calamités qu'elle occasionna en Amérique 332 & *suiv.*

## B

**BALANCE**, des pouvoirs & des avantages des puissances belligérentes, dans la guerre d'Amérique 365.

**Baltimore**, lord Anglois, va chercher dans la Virginie un azyle contre les persécutions que Charles I se vit obligé de faire aux catholiques 47. Il meurt avant que d'avoir formé l'établissement qu'il projettoit dans une région entre la rivière Potowmak & la Pensylvanie. Son fils poursuit l'entreprise 48.

**Baltimore**, fils du précédent, part d'Angleterre en 1633 pour aller suivre l'établissement de son père entre la Potowmak & la Pensylvanie 48. Destitué par Cromwel, rétabli par Charles II, sa charte est attaquée sous le règne de Jaques I, 49. Le successeur du despote prive les Baltimore de l'autorité dans la colonie, en leur laissant les revenus. Cette famille est ensuite réintégrée dans ses droits, comment 50. Ses principes de tolérance 51.

**Baltimore**, ville & port du Maryland dans l'Amérique Septentrionale, sur la baye de Chesapeak, est le plus grand entrepôt de la colonie 60.

**Beau-fort** ou Port-Royal, ville de la Caroline Méridionale, est & restera médiocre malgré la bonté de sa rade 108.

**Bedfort**, comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.

**Berklei** (Guillaume), gouverneur de la Virginie; exem-

- ple de son attachement à la famille royale 66. Il effüye une révolte de la part des Virginiens qui se termine par la mort du chef 69 & *suiv.*
- Berks**, comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.
- Boston**, capitale du Massachusset, l'une des quatre provinces de la Nouvelle - Angleterre dans l'Amérique Septentrionale, a toujours été plus occupée de ses droits que les autres villes de l'Amérique 236. La cour de Londres ferme son port par un bill du 13 Mars 1774, 237. L'exécution de ce bill y échauffe les esprits 239. Suite qui en résulte dans toutes les provinces voisines 240 & *suiv.*
- Brunswick**, ville de la Caroline Septentrionale, au nord de l'Amérique, est le seul port de cette province où les vaisseaux puissent aborder 102.
- Brunswickois**, habitans du duché de Brunswick, envoyés malgré eux en Amérique contre les Etats-Unis; raisons du peu d'empressement qu'ils avoient à se battre 325.
- Bucks**, comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.
- Burgoyne**, général de l'armée royale Angloise, arrive en Juillet 1777 à Ticonderago 316. Sa présomption lui fait former une entreprise chimérique *ibid.* & *suiv.* Il est fait prisonnier le 13 Octobre 1777 avec six mille hommes à Saratoga 317.

## C

- CANADA**, ou Nouvelle - France, grande région de l'Amérique-Septentrionale, nature de son gouvernement actuel 201 & *suiv.*
- Caractère** des Anglois & des François 366 & *suiv.*
- Carleton**, général de l'armée royale Angloise, chasse les provinciaux du Canada 310. & détruit leurs bâtimens de guerre sur le lac Champlain 316. Il tenta le premier d'armer les sauvages contre les Etats-Unis 333.
- Caroline Méridionale**, la, province de l'Amérique Septentrionale, fait le même commerce que l'autre Caroline 102. Ses principales productions *ibid.* On ne fait point

comment le riz s'y est naturalisé 104. L'indigo s'y perfectionne tous les jours 105. Sa population *ibid.* Son luxe, surtout dans les funeraillcs. Coutume particulière des ministres de la religion 106. Conséquences dangereuses de cette coutume 107. Elle ne renferme que trois villes *ibid.* Son sol est fort uni; les pluies excessives y forment des marais propres à la culture du riz; il y croit du mauvais indigo 377.

*Caroline Septentrionale*, est une des plus grandes provinces du continent de l'Amérique Septentrionale; son sol, 94. Pourquoi les Anglois s'en éloignèrent quoique ce fut la première plage qu'ils découvrirent 95. Nombre actuel de ses habitans; raison pourquoi la plus grande partie est d'origine Ecossoise 96. Causes de la nombreuse transmigration d'Ecossois dans cette province *ibid.* & *suiv.* Manière de vivre de ces colons; état des premiers qui habitoient cette contrée 97 & *suiv.* Objets de commerce qu'ils y trouvèrent 100. Nature de celui qu'elle fait aujourd'hui 101. Elle produit quelques grains, mais d'une qualité très-inférieure 377.

*Carolines* (les deux), vaste contrée de l'Amérique Septentrionale au midi de la Virginie, fut découverte par les Espagnols, qui la méprisèrent. L'amiral de Coligny y forme une colonie de protestans françois 85. Charles II en accorde la propriété à huit personnes tant lords que particuliers. Locke leur trace un code de loix *ibid.* & *suiv.* Prérogatives accordées à ces huit propriétaires, & premier usage qu'ils font de leur autorité 90. Conséquences de cette constitution mal ordonnée 91. Le sénat Britannique reprend la colonie en 1728 & lui rend les loix Angloises 92. Division qu'on en fit alors 93. Etendue des deux contrées *ibid.* Rivières qui les arrosent, climat qui y règne 94. Elles sont bien éloignées de la prospérité qu'elles peuvent atteindre, ont beaucoup de terrain à défricher, & seroient sans manufactures si les réfugiés françois n'y avoient porté des métiers à faire la toile 109. Leur gouvernement est nommé royal, pourquoi 199.

*Charles I*, roi d'Angleterre; raisons qui le portèrent à chérir les catholiques 47.

*Charles II*, roi d'Angleterre, cède en 1663 la pro-

- priété de la Caroline à divers lords & particuliers Anglois 85.
- Charles III*, roi d'Espagne, soutint avec dignité sa médiation proposée entre l'Angleterre & la France 359. Elle étoit fondée sur la justice *ibid.* Sur le refus du ministère Britannique, il se joint à la cour de Versailles 360. Nombre de ses vaisseaux 361.
- Charles-Town*, capitale de la Caroline Méridionale, est actuellement & deviendra de plus en plus le meilleur entrepôt du commerce de la province; sa situation, sa description 108.
- Cherokées*, peuple indigène de l'Amérique Septentrionale, dans le voisinage de la Georgie 114.
- Chesapeack*, Baye du Maryland, dans l'Amérique Septentrionale, sa profondeur dans les terres; deux caps forment son entrée 60.
- Chester*, comté de la Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale 22.
- Chickesaws*, peuple indigène de l'Amérique Septentrionale, dans le voisinage de la Georgie 114.
- Cirier* (le), arbre indigène de l'Amérique Septentrionale, doit son nom à sa production; sa description, ses fleurs, son fruit, usage qu'on en fait 147. Il sert encore à faire du savon, des emplâtres & à cacheter 148.
- Clans*, désignation des tribus nombreuses des habitans de l'Ecosse, dont chacune avoit son nom & son seigneur particulier 98.
- Colepepper*, lord Anglois, arrive au printemps de 1679 à la Virginie pour en prendre le gouvernement 71. Singulier réglemeut qu'il propose, & réflexions qui en résultent 72.
- Coligny*, amiral de France, suite funeste, pour la colonie protestante de la Caroline, du fanatisme qui le fit assassiner 85.
- Colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale* (les), ne payent qu'un foible cens 117. Quelle étoit la seconde classe des colons qui y furent envoyés, & celle qui y fut ensuite substituée au mépris de l'humanité 176 & *suiv.* Manière dont cette dernière classe fut trompée pour être ensuite vendue 177. Leur constitu-



zion législative se ressent du vice radical de celle de leur métropole 208. C'est la dépendance & l'ignorance qui leur ont laissé cette constitution, abus qui en résultent 209. Monnoyes qui ont eu cours; révolutions arrivées aux espèces 210. Etablissement du papier monnoye *ibid.* Différends qu'elles eurent avec la métropole pour l'établissement des manufactures 212 & *suiv.* Restrictions qu'elle mit à l'importation chez elle des fers de leurs mines 214. Entraves mises à leurs autres importations *ibid.* & *suiv.* L'obligation de verser toutes leurs productions dans la métropole fut une tyrannie 215 & *suiv.* Qui enfanta la contrebande 217. Qu'une liberté restreinte à de justes bornes auroit empêché, en portant les colonies à un état considérable d'aisance 218. La métropole leur demande des secours en 1763, 221. Elles ne lui en avoient jamais refusé, mais c'étoit à titre de dons & non de taxes 223 & *suiv.* Elles regardoient comme un droit cette manière d'accorder leur secours 224. Raisons sur lesquelles elles se fondoient à cet égard 226. La manière de vivre des colons doit les rendre jaloux & zélés pour le maintien de ce droit 230. Leur conduite en 1764 après l'usurpation des Anglois d'Europe de leurs droits les plus précieux 231. Révolutions que les impositions y occasionnent en 1767, 232 & *suiv.* La métropole les abandonne toutes en 1770 excepté celles sur le thé, qu'elle ordonne en 1773 & qui y cause une indignation générale 235. Quel en fut le résultat *ibid.* Imprimés qui y circulent après l'exécution du bill contre Boston 241. Treize provinces se réunissent en Septembre 1774 & envoient des députés à Philadelphie 243. C'est l'époque où leurs démêlés avec la métropole prennent de l'importance *ibid.* Hostilités commises de part & d'autre 244. Le congrès assemblé à Philadelphie forme une armée 246. Opérations du général qui y fut nommé 247. Vœux de l'auteur pour que le fanatisme de la liberté anime leurs prédicateurs dans les chaires 270 & *suiv.* Jusqu'au moment où le gouvernement envoie des flottes contr'elles, les Américains ne s'étoient défendus que par le secours des loix Angloises 288. Le bruit des armemens de la métropole contr'eux étouffa

- feul leur attachement pour elle, & produisit l'ouvrage intitulé *le Sens commun* : extrait de cet ouvrage 289. Caractère des habitans des colonies 295. Devise d'un écrit répandu dans les colonies 298. Vœux pour leur prospérité 300. Manifeste qu'elles publièrent, assertions nombreuses dont il est plein, qui attestent la tyrannie du gouvernement Britannique 301. Elles prennent une constitution fédérative sous le nom d'*Etats-Unis* 304.
- Combat** (le) de deux frégates, au 17 Juin 1778, fut la première hostilité de la guerre entre la France & l'Angleterre, qui fut la suite de la déclaration de la cour de France de l'indépendance des Américains 342.
- Combat** (le) d'Ouessant, combien eut été fatal à la flotte Angloise, sans les intrigues qui firent rentrer les vaisseaux François dans leurs ports 345.
- Complot odieux des Souverains**, d'avoir fait la guerre uniquement pour établir par des forces militaires le pouvoir du despotisme 180 & *suiv.*
- Congrès-général**, se forme à Philadelphie en Septembre 1774 par les députés de treize colonies 243. Il honore la cendre de Warren 245. Discours de l'orateur qui prononce son oraison funèbre *ibid.* & *suiv.* Il assemble une armée & lui nomme un général 246 & *suiv.* Il n'avoit parlé au peuple que de se procurer un accommodement avantageux, jusqu'à l'instant où ils apprennent les ordres destructifs donnés aux amiraux contre les colonies 288. Il prononce le 4 Juillet 1776 l'indépendance des colonies 299. Sa supériorité sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre 305. Il quitte Philadelphie le 25 Septembre 1777, 315. Mauvais succès du papier monnoye qu'il établit pour subvenir au défaut d'espèces 335 & *suiv.* Il rejette hautement un plan de conciliation proposé par le gouvernement Anglois; pourquoi 339.
- Conseils de Louis XVI**, reproches qu'on leur fait à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains 352 & *suiv.* Langage qu'ils auroient dû tenir aux Anglois, & qui auroit été celui de Richelieu &

- de Louis XIV, 353 & *suiv.* Leur traité avec le Congrès étoit inconfidéré 355.
- Contraste* singulier entre le Nouveau-Monde & l'Ancien relativement aux sciences 175.
- Contribution* (la), est justement due par tous les membres d'une confédération, mais l'injustice est souvent dans la manière de la percevoir 221. Abus qui s'y commettent en en détournant la juste application; atrocités qui en accompagnent l'exaction 222 & *suiv.*
- Creeks*, peuple indigène de l'Amérique Septentrionale, dans le voisinage de la Georgie 113.
- Cromwel*, Anglois Presbytérien, après avoir persécuté vivement les Quakers, leur donna des marques d'estime 13.
- Cumberland*, comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.

## D

- D***ÉCLARATION*, de la guerre entre la France & l'Angleterre 341. Les premières hostilités commencèrent le 17 Juin 1778 par le combat de deux frégates 342.
- Défiance* (la), est de sa nature irréconciliable 292.
- Delaware*, lord Anglois, amène une nouvelle peuplade & des secours à la Virginie. Caractère de ce lord 64. Sa mauvaise santé l'obligea de retourner en Angleterre 65.
- Delaware* (la), rivière de Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent de laquelle avec le Schuylkill est bâtie la ville de Philadelphie 39.
- Despotisme* (-le) qui régnoit en Europe, a été le mobile de la population de l'Amérique Septentrionale 173. Celui des armées soutient en Europe celui des cours 229. C'est la vile ambition de commander qui lui prête ses bras 239.
- Destinée* d'un empire fondé sur la vertu, combien seroit avantageuse 2. Il n'en existe aucun dans les annales du monde 3. La Pensylvanie est le pays qui en a le plus approché 4.
- Discours*, leçon, conseils & exhortations aux peuples

- de l'Amérique Septentrionale 380 & *suiv.* Vœux de l'Auteur en leur faveur 382.
- Domesticité des animaux* (la), n'a pas dû précéder la société des humains; c'est un grand effet de l'industrie des hommes. On a trouvé des sociétés civilisées en Amérique, mais les animaux y étoient libres 154.
- Droit de se taxer eux-mêmes* (le), étoit le plus cher aux Anglois; dans tous les tems, depuis le règne d'Edouard I, ils avoient préféré perdre la vie plutôt qu'y renoncer 227 & *suiv.* Cette prérogative a été le rempart de la liberté de l'Angleterre 228. Il doit être plus cher aux Anglo-Américains qu'aux Anglois même, pourquoi 289. Leur manière de vivre doit les rendre très-jaloux de ce droit héréditaire 230.
- Dumpler*, Allemand fondateur d'une secte établie en Pensylvanie du nom de son auteur 24. Il bâtit la ville d'Euphrate & s'y retire avec ses sectateurs *ibid.* Mœurs, coutumes, & manière de vivre des Dumplers 25. Leur désintéressement, leur vêtement, 26. Leur nourriture, leurs occupations, leurs mariages 27.

## E

- E** B E N Z E R, ville de la Georgie, dans l'Amérique Septentrionale, sur la Savannah, fondée par des Saltzbourgeois 113.
- Ecoffois*, naturels de l'Ecosse, l'un des trois royaumes qui forment la Grande-Bretagne, étoient des montagnards qui ne furent jamais asservis: mœurs & caractère de ce peuple 96 & *suiv.* Idée de leurs clans ou tribus 98. Railons qui les déterminèrent à s'expatrier & à se réfugier dans la Caroline Septentrionale 99.
- Erable*, arbre indigène de l'Amérique Septentrionale 146. S'appelle aussi l'arbre à sucre: lieux où il se plaît, sa description 148. Ses fleurs, son fruit, manière d'en extraire le suc 149. Préparation de ce suc pour en obtenir du sucre 150.
- Espagne* (l'), plaintes mal fondées que l'on dirige contre elle au sujet de la guerre d'Amérique 357. Elle commence par proposer sa médiation 359. Après le refus

de l'Angleterre, elle se joint à la cour de Versailles 361. C'est un état de très grand poids dont les moyens de prospérité croissent journellement 368. Lui convient-il, puisque ses plus grandes richesses sont en Amérique, de hâter le moment qui la détachera de l'ancien hémisphère? 370. Quelle pourroit en être la conséquence 371. Parti que doit prendre l'Espagne *ibid.* & *suiv.*

*Etats-Unis*, de l'Amérique Septentrionale, forment une constitution fédérative 304. Institution de chaque province *ibid.* Etoit mieux combinée que celle du congrès général 305. Inconvéniens qui pouvoient en résulter *ibid.* & *suiv.* Raïsons pour lesquelles ces institutions se trouvoient nécessaires 306 & *suiv.* Commencement de leur guerre avec les troupes Angloises 310 & *suiv.* La timidité du général Anglois empêche leur anéantissement 313. Pourquoi ne parvinrent pas à chasser les Anglois du continent de l'Amérique 328 & *suiv.* Et pourquoi l'animosité n'étoit pas égale chez tous les Anglo-Américains 331 & *suiv.* Ne réussissent pas à faire déclarer les sauvages du Canada en leur faveur 334. L'activité des agens Anglois fait déclarer contr'eux quelques nations sauvages qui leur font beaucoup plus de mal que les troupes royales *ibid.* & *suiv.* Mais la disette d'argent fut une calamité plus générale pour toutes les provinces des *Etats-Unis* 335. On y substitue le papier monnoye, mais cet expédient ne réussit pas, pourquoi *ibid.* & *suiv.* Ouvrent leurs ports à toutes les nations 337. Il n'y a que les François qui en font usage avec peu de succès 338. Les nombreuses privations auxquelles ils étoient forcés faisoient incliner les habitans de leurs provinces à accepter un accommodement avec l'Angleterre *ibid.* Ils signent le 6 Février 1778 un traité de commerce avec la cour de Versailles 339. Louis XVI fait signifier le 14 Mars 1778 à la cour de Londres, qu'il reconnoit leur indépendance 341. Ils avoient douze frégates à la déclaration de guerre contre la France & beaucoup de corsaires 361. Ils ont montré le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale 369. Quel est l'ordre de choses qui leur conviendra le mieux

372. Raisons qui établissent l'utilité de cet ordre *ibid.* & *suiv.* On ne sauroit prévoir jusqu'où pourra monter leur population, mais ce seroit beaucoup si le sol y permet une subsistance sûre à dix millions d'ames 380.
- Euphrate*, ville de la Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, fondée par Dumpler Allemand, chef de la secte de son nom 24. Description de cette ville *ibid.* Mœurs & usages de ses habitans 25, 26.
- Europe*; il est possible que ses diverses cours s'opposent à l'aggrandissement de la maison de Bourbon & à l'affoiblissement de l'Angleterre 368 & *suiv.*
- Européens* (les), ont fondé des colonies dans toutes les parties du globe 174.
- Expatriation*; quelles en sont les causes les plus ordinaires 116 & *suiv.*

## F

- FANATISME** (le), après avoir causé l'assassinat de Coligny, il détruit la colonie de la Caroline 85.
- Femmes d'Amérique*; celles des colonies Angloises sont les plus ardentes, après l'acte du timbre en 1764, à faire le sacrifice de ce que fournissoit la métropole pour leur parure 231.
- Floride* (la), comprenoit autrefois tout le nord de l'Amérique depuis le Mexique, & fut découverte par Luc Velasquez 124. Atrocités qui y sont exercées 124 & *suiv.* Les François veulent y former un établissement que la cour de Madrid fait détruire en 1565, 125. On y découvre le sassafras 126. Les Espagnols y établissent deux petits postes 128. Anecdote singulière du siège de St. Augustin par les Anglois 129 & *suiv.* Elle est cédée aux Anglois en 1763, 131. Conjectures sur les motifs qui déterminèrent ses habitans à se retirer à Cuba 132. Les Anglois en firent deux gouvernemens 133. Les terres en furent distribuées aux officiers réformés & aux soldats congédiés 134. Climat des deux gouvernemens 137 & *suiv.* On y a recueilli d'aussi bel indigo que celui de Guatimala 138. La Floride occidentale est la plus féconde 139. Le mariage avec les

- familles Indiennes en accellereroit la prospérité *ibid.*  
 Nature de son gouvernement 201 & *suiv.*
- Fox (George), Anglois de condition obscure, établit la secte des Quakers dans sa patrie. Caractère de ce sectaire. Conduite qu'il tint pour former des profélytes 9.
- France (la), commença la guerre en 1778 contre l'Angleterre avec des avantages inappréciables, comment 344. L'ivresse de ses succès à Ouessant lui fait perdre de vue ses intérêts les plus chers 345 & *suiv.* Elle laisse rentrer tous les vaisseaux & flottes marchandes d'Angleterre dans leurs ports & laisse enlever la plus grande partie des siens; causes de ces revers 346 & *suiv.* Ses rades se remplissent de gémissemens; pourquoi 352. Nombre de ses vaisseaux au commencement de la guerre 361. Elle est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué 367 & *suiv.* Lui convient-il, vu les avantages qu'elle retire de ses possessions dans le Nouveau-Monde, de hâter l'évènement qui doit en décider le déchirement d'avec l'Ancien 370. Conséquences qui en résulteront, & parti préférable à prendre 371 & *suiv.*
- Francklin, docteur Anglo-Américain, forma en 1732 la superbe bibliothèque de Philadelphie 41. Et y établit en 1749 un collège où l'on enseigne toutes les sciences excepté la théologie *ibid.* & *suiv.* A dissipé les préjugés de l'Europe sur les habitans des colonies Angloises 174. Réflexions de ce philosophe sur la population des colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale 190 & *suiv.* Il est, avec Hancock & les deux Adams le plus grand acteur de la prononciation de l'indépendance des colonies Angloises 300. Inscription mise au bas de son buste *ibid.*
- François (les), ont été les seuls qui aient osé tenter de profiter de l'invitation des Etats-Unis à commercer dans leurs ports 338. Raisons du mauvais succès qu'ils eurent *ibid.*

## G

- GATES**, général des Etats-Unis, fait le 13 Octobre 1777 le général Burgoyne prisonnier avec un corps de six mille hommes à Saratoga 317.
- George III**, roi d'Angleterre, composa son conseil de membres isolés, pourquoi 320. Inconvéniens qui en résultent pour la guerre d'Amérique *ibid.* Ses conseils nuisirent beaucoup aux succès de la guerre d'Amérique, par l'influence qu'ils voulurent y avoir malgré l'éloignement 328. Son peu de discernement sur les affaires d'Amérique 340.
- Georges-Town**, ville de la Caroline Méridionale, à l'embouchure de la rivière de Black, pourra devenir plus considérable 107.
- Georgie (la)**, province de l'Amérique Septentrionale, sa forme, sa situation 109 & *suiv.* Oglethorpe y forme en 1733 le premier établissement 112. Des Saltzbourgeois & des Suisses vont s'y joindre 113. Des colons portés au commerce y fondent la ville d'Augusta *ibid.* On apprend cependant à Londres avec étonnement en 1741 que la plupart des colons ont quitté cette province 114. Ce désastre provenoit de ce que la propriété en avoit été abandonnée à des particuliers; abus qui en furent la suite 114 & *suiv.* Une des plus fortes causes fut la défense d'y porter des liqueurs spiritueuses 118. L'usage des esclaves y étoit interdit 119. Le ministère l'ôte des mains des propriétaires & lui rend le gouvernement commun aux autres colonies 122. Avantages immenses qui en résultent 123. Son gouvernement est nommé royal; pourquoi 199. Les pluyes y forment des marais propres à la culture du riz & l'on y recueille de l'indigo de qualité inférieure 377.
- Gouvernement (le)**, doit sa naissance à la nécessité de prévenir les injures entre les hommes qui se joignoient en société 249. Il est né des vices des hommes *ibid.* Il n'est que trop souvent mauvais *ibid.* Celui qui reçoit sa sanction des ayeux peut-il être obligatoire à leurs descendans? 251 & *suiv.* Réponse à cette question 252 & *suiv.*



& suiv. Il n'en est point sans la confiance entre celui qui commande & celui qui obéit 292.

## H

**HABITANS** des Colonies Angloises, idée de leur naturel 175 & suiv.

*Habitans des provinces des Etats-Unis*, de l'Amérique Septentrionale, inclinoient à un accommodement avec l'Angleterre, pourquoi 338.

*Haine* (la), ne pardonne pas 292.

*Hazard*; son empire est bien étendu. Exposition des hazards qui pouvoient décider la victoire dans la guerre des Anglois contre l'Espagne, la France & les Etats-Unis 363 & suiv.

*Hessois*, peuple d'Allemagne, dont le prince a vendu lâchement douze mille hommes au gouvernement Anglois. Un parti Américain en défait totalement un corps de 1500 placé à Trenton 314. Raisons pour lesquelles ils doivent avoir moins d'ardeur en Amérique que les Anglois pour se battre contre les Américains 325.

*Hommes*, il y a une inégalité originelle entr'eux 250. En Angleterre l'homme est citoyen avant que d'être soldat 325.

*Howe*, général des troupes royales, remplace le général Gage 310. Clinton lui succède 316.

## I

**INDÉPENDANCE**, sa déclaration pouvoit seule effacer chez les Anglo-Américains le titre de sujets rebelles 298. Le congrès-général la prononce le 4 Juillet 1776, 299. On ne prononce jamais aux nations le beau nom d'*indépendance*, sans les remuer 330.

*Indigo* (l'), plante originaire de l'Indostan, 104. D'un grand usage pour la teinture, c'est une des principales productions de la Caroline Méridionale, manière de le cultiver 105.

*Injustice* (V) ne fut jamais la base d'une société ; quelles en seroient les conséquences 1 & suiv. Une telle société ne se voit dans aucune annale du monde 3. Combien est criante celle des princes Européens d'empêcher l'émigration des malheureux de leurs états 182 & suiv.

*Intolérance religieuse* (V) , est une conséquence de la superstition ; effets qui en résultent 86 & suiv. C'est elle qui a peuplé l'Amérique Septentrionale 173.

*Iroquois* , peuple de l'Amérique Septentrionale ; trait de magnanimité de Pontheack , leur chef en 1762 , 141.

## J

*JAMES-TOWN* , ville de la Virginie , dans l'Amérique Septentrionale , fut le premier établissement des Anglois dans cette province 63. Mais elle tomba en ruines 83.

*Jaques I* , roi d'Angleterre ; caractère de ce prince 49.

## L

*LANCASTRE* , comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.

*Législation* ; son but doit être le bonheur d'une société 202. Sa sagesse éclatera dans la distribution de la propriété 203. Son habileté , dans l'établissement d'un peuple vieux dans un pays nouveau , consiste à ne lui laisser d'habitudes nuisibles que celles dont on ne peut le guérir 205.

*Liberté* ; les démarches les plus hardies pour l'obtenir sont les plus sages 299. Son nom est si doux que tous ceux qui combattent pour elle nous intéressent ; pourquoi 374 & suiv.

*Locke* , fameux philosophe Anglois , fut en 1663 l'Auteur de la législation de la Caroline 86. Quelle a dû être son opinion sur les loix religieuses 88. Il fut moins favorable à la liberté dans les loix civiles 89. Rréro-

gatives qu'il accorda dans son code aux huit propriétaires de la Caroline 90.

*Logan*, citoyen de Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, fait présent en 1752 à sa patrie d'une précieuse collection d'auteurs grecs & latins 41.

*Logan*, chef des Shaweneses, peuple indigène de la Virginie dans l'Amérique Septentrionale; discours qu'il adresse à Dunmore gouverneur de la colonie 76, 77.

*Louis XVI*, roi de France, fait signifier le 14 Mars 1778 au gouvernement Britannique, qu'il reconnoit l'indépendance des Etats-Unis 341. Reproches faits à ses conseils à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains 352.

*Luthéranisme* (le), causa une grande fermentation en Europe; pourquoi 4.

## M

*Mais* (le), plante indigène de l'Amérique, étoit la seule que les Indiens cultivoient dans l'Amérique Septentrionale quand les Anglois y abordèrent 157. Description de cette plante, culture qu'y apportoient les sauvages 157 & *suiv.* Leur préparation pour s'en nourrir 158. Avantages que réunit cette plante *ibid.*

*Marine françoise*, étoit depuis longtems malheureuse; pourquoi 346 & *suiv.* Préjugés destructeurs de sa marine commerçante 347 & *suiv.* Leçons aux officiers des vaisseaux du roi pour leur en faire connoître le ridicule funeste & leur indiquer leur devoir 349 & *suiv.* Parallele avec les maximes de la marine Angloise 351. Etat de ses forces à la déclaration de la guerre 361.

*Maryland* (le), contrée de l'Amérique Septentrionale, au sud de la Pensylvanie 48. Les catholiques qui l'habitoient, défabusés de l'esprit d'intolérance, en font un azyle à toutes les sectes 49. Ce fut la colonie la moins féconde en évènements 50. Tout se réduit à deux faits qui suivent *ibid.* Sources, rivières & climat de cette province, la plus petite de l'Amérique Septentrionale

52. Nombre de ses habitans *ibid.* Leur religion , leurs mœurs , leurs cultures dont le tabac est la principale *ibid.* & *suiv.* Ses meilleures terres sont entre les Apalaches & la mer 61. Les mines de fer y sont abondantes 62. Manufactures établies par Mr. Stirenwith *ibid.* Ses campagnes sont supérieures à celles des autres provinces confédérées , mais ne sont pas très fertiles : les anciennes plantations du tabac ont dégénéré des deux tiers 377.
- Masphis* , peuple sauvage indigène du Canada ; secours qu'ils accordent aux Etats-Unis contre les Anglois 334.
- Massachusset* , partie de la Nouvelle - Angleterre , dans l'Amérique Septentrionale ; magnanimité de ses habitans , qui refusent de profiter de la disgrâce de Boston après la clôture de son port 240.
- Molasse* ( la ) , n'ose pas faire l'échange de son repos contre des périls honorables 238.

## N

- N**ATIONS ( les ) , ont plus été faites pour sentir que pour penser 233. Réflexions qui en dérivent *ibid.* Leur jeunesse est l'âge le plus favorable à leur indépendance 295. Peu ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement 297. On ne leur prononce jamais l'odieux nom de tyrannie , ni celui si agréable d'indépendance sans les remuer 330. Quelle épreuve est pire que la mort pour celles qui sont corrompues par l'opulence 328.
- Nature* ( la ) , a formé elle-même le germe de la tyrannie ; comment 250. Elle n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une îlle dans un autre Univers 292.
- Northampton* , comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale 22.
- Northumberland* , comté de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale *ibid.*
- Nouvelle - Angleterre* , contrée de l'Amérique Septentrio-

nale , une de ses provinces a le gouvernement nommé royal 199.

*Nouvelle-Ecossè* , dans l'Amérique Septentrionale , son gouvernement est nommé royal , pourquoi 199.

*Nouvelle-Jersey* , dans l'Amérique Septentrionale , quel est son gouvernement ? 199. Elle produit principalement du bled , mais le sol est si détérioré qu'un âcre n'y produit que le tiers de ce qu'il donnoit autrefois 376 & suiv.

*Nouvelle-Yorck* , province de l'Amérique Septentrionale , quel est son gouvernement 199. Le bled est sa principale production , mais son sol produit à peine le tiers de ce qu'il donnoit précédemment 376 & suiv.

## O

**O**BJET (l') unique de l'Auteur étant d'être utile & vrai , obligations qu'il s'impose à cet égard relativement à la guerre entre la France & l'Angleterre 342 & suiv.

*Oiseau-mouche* (l') , oiseau de l'Amérique Septentrionale , Description de sa forme & de ses couleurs 150 & suiv. De son nid & de ses œufs : sa nourriture , son vol 151. Sa méchanceté 152. Son impatience auprès d'une fleur fanée *ibid.* Son ennemi est une grosse araignée friande de ses œufs 153.

*Onéidas* , peuple sauvage indigène du Canada ; réponse qu'ils font aux Etats-Unis qui les sollicitent à se déclarer pour eux contre les Anglois 334.

*Oppression des gouvernemens* (l') , excite les émigrations 179.

## P

**P**ATRIOTISME , est une vertu qui se trouve beaucoup plus en Angleterre que partout ailleurs ; exemple célèbre qu'en donne un Anglois 110.

*Penn* (Guillaume) , fils d'un amiral Anglois , donne le plus grand éclat à la secte des Quakers 13 , 14. Fut en

- 1681 le fondateur de la Pensylvanie *ibid.* & *suiv.* Acte d'équité par lequel il commença l'établissement de sa colonie 15. Son humanité s'étend sur tous ceux qui viennent habiter sous ses loix 16. Dont le fondement fut la tolérance 17. Conditions auxquelles il attacha la propriété de l'établissement à sa famille *ibid.* & *suiv.* Son attention à prévenir les procès 19. Bonheur dont sa législation vertueuse fait jouir la Pensylvanie 20 & *suiv.* Inconvéniens qui résultent de la manière dont sa famille accorde des terres aux colons qui en demandent 37. Il fonda Philadelphie qu'il destina à être la métropole d'un grand empire; étendue qu'il lui donna 38, 39.
- Pensacole*, ville & fort de la Floride, fut un des principaux établissemens des Espagnols dans cette contrée: ils le fondèrent en 1696, 128. Il a été pris par les François en 1718 & ensuite restitué *ibid.* La Floride étant devenue possession Angloise, cette ville fut le chef-lieu de la Floride Occidentale 134.
- Pensylvains*, habitans de la Pensylvanie, successeurs des colons que Guillaume Penn conduisit dans cette contrée, leurs mœurs, leur figure, leur naturel 29. Leur économie, leur bienfaisance 30. Ne sont pas célibataires; manière dont se marient les amans qui rencontrent quelque opposition 31 & *suiv.* Idée de leurs habitations 32. Pompe de leurs honneurs funéraires 33 & *suiv.*
- Pensylvanie*, dans l'Amérique Septentrionale, est la contrée du monde où le gouvernement a été le plus fondé sur la vertu 4. Fut fondée en 1681 par le Quaker Guillaume Penn 15. Sa prospérité est rapide sous les loix vertueuses de son fondateur 20. Sa situation, son étendue & sa division 21, 22. Son climat, ses eaux, son sol, ses productions *ibid.* & *suiv.* Sa tolérance & la liberté de toutes les sectes firent sa prospérité 24. Concorde extraordinaire des sectes qui l'habitent 28. Nombre de ses habitans en 1774, 29. L'inconstance des saisons n'y influe ni sur la population, ni sur les récoltes *ibid.* & *suiv.* Il n'y a pas un seul pauvre 30. Elle a des impôts très-légers qui doivent finir en 1772,

- ibid. & suiv.* L'autorité paternelle y est excessive, un pere peut y engager ses enfans à ses créanciers 32. Productions, manufactures & denrées qu'ils exportent chez d'autres nations; objets qu'ils reçoivent en échange 35. Commerce qu'elle fait avec l'Europe & particulièrement avec la métropole 36. Ce qui peut retarder les progrès de la colonie 37. Manière dont s'y forment les habitations *ibid. & suiv.* Montant de ses exportations en 1769, 38. Raisons pour lesquelles les Quakers n'ont aucun appareil de guerre en Pensylvanie 44. Sur lesquelles est fondée la sécurité de ses habitans 47. Son plus grand produit est en bled, mais son sol est si détérioré que l'âne n'y donne que le tiers de ce qu'il produisoit autrefois 376 & *suiv.*
- Peuplade naissante*; objets qu'elle se propose 203 & *suiv.* Moyens de former à la vertu sa nouvelle génération par la correction des opinions & habitudes des hommes vieux qui l'ont établie 205. Manière d'y parvenir *ibid.*
- Peuples (les)*, ne sont conseillés que par leurs besoins; indifférens à qui ils appartiennent ils ne s'occupent que de leur bien-être 119. Tous ceux qui sont opprimés ont le droit de s'élever contre leurs oppresseurs: c'est une loi Angloise 356.
- Peuples sauvages*; leur destin est de s'éteindre à mesure que des nations policées s'établissent auprès d'eux 140. Preuves de cette assertion *ibid.*
- Philadelphie*, ou la ville des frères, capitale de la Pensylvanie dans l'Amérique Septentrionale, sa situation 38. Ses rues, ses maisons 39. Ses temples, son hôtel de ville 40. Ses bibliothèques, son collège 41 & *suiv.* Ses quais, sa population 43. Elle n'a aucune fortification 44.
- Philosophie*; quel est son premier sentiment à l'égard des gouvernemens 356.
- Politique (la)*, à quoi ressemble par le but & l'objet 197.
- Pontheack*, chef des Iroquois, donne aux Anglois en 1762, un témoignage frappant de sa manière de penser forte & généreuse 141. Il avoit entrepris de réunir

toutes les nations sauvages de l'Amérique sous les mêmes drapeaux & d'en faire un Etat indépendant & respectable *ibid.*

*Population de l'Amérique Septentrionale*, dans les colonies Angloises. Nombre des blancs & des noirs 189. Réflexions du docteur Francklin sur sa multiplication 190 & *suiv.* Raisons de sa diminution en Europe & de son augmentation en Amérique 191 & *suiv.* Qualité des hommes qui la forment 192.

*Propriété*, sa distribution, démontrera la sagesse de la législation 203. Elle est le premier fondement de toute société cultivatrice ou commerçante 207. Démonstration de cette assertion *ibid.* La plus précieuse aux peuples est celle de leurs opinions 226.

*Protestans François* (les), firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre 163.

*Puissance*; son levier n'a d'autre appui que l'opinion; avis aux potentats des conséquences qui en découlent 225.

*Purysbourg*, bourg de la Géorgie dans l'Amérique Septentrionale, fondé par des Suisses qui y avoient été conduits par un nommé Pury 113.

*Putnam*, général des Etats-Unis d'Amérique, sa réponse à un royaliste son prisonnier 331.

## Q

**Q**UAKERS, secte religieuse en Angleterre, qui s'éleva pendant les troubles de ce royaume qui conduisirent Charles I sur l'échafaud 9. Son fondateur fut George Fox *ibid.* Simplicité de leurs vêtemens, égalité entr'eux 10 & *suiv.* Austérité de leur morale 11. Leur mépris pour la politesse 12. Pourquoi furent appelés *Quakers* qui signifie *Trembleurs* 13. Furent vivement persécutés *ibid.* Le plus méritant d'entr'eux fut Guillaume Penn 14. La sévérité de leurs maximes évangéliques rendoit tout appareil de guerre inutile chez eux; pourquoi 45. Magnifique exemple d'humanité qu'ils ont donné dernièrement en affranchissant



leurs esclaves 186. Discours de celui qui les y engagea *ibid.*

## R

**Riz** (le), plante qui fournit un des meilleurs comestibles de l'Univers, & qui croît dans les quatre parties du monde, est une des principales productions de la Caroline Méridionale; description de cette plante 102. Sa culture occasionne un air mal sain très-funeste aux cultivateurs 103. On ne fait point comment il s'est naturalisé dans la Caroline 104. Originaire de l'Indostan il réussit d'abord au Mexique, aux Antilles & dans la Caroline Méridionale 105.

## S

**Saint-Augustin**, dans la Floride, province de l'Amérique Septentrionale, fut le premier établissement que les Espagnols y formèrent 128. Les Anglois l'assiégèrent inutilement en 1740, *ibid.* Un sergent Ecoissois tombe entre les mains des sauvages qui aidoient à défendre la place; discours singulier de ce sergent aux sauvages 129. Anecdote tragi-comique 130 & *suiv.* Après la cession de la Floride aux Anglois, cette ville devint le chef-lieu de la Floride Orientale 134.

**Sainte-Marie**, dans le Maryland, province de l'Amérique Septentrionale, sur la baye de Chesapéak, en étoit autrefois la capitale & n'est plus rien 60.

**Saratoga**, ville de l'Amérique Septentrionale, sur les frontières du Canada, célèbre par la reddition du général Anglois Burgoyne le 13 Octobre 1777, avec un corps de 6000 hommes, à Gates, général des Etats-Unis 317.

**Sassafras**, plante médicinale, découverte par les Espagnols dans la Floride, sa description 126. Usage de sa fleur & de sa racine 127. Il empêche les Espagnols de périr *ibid.* Conjectures sur la cause de la

- diminution étonnante de son efficacité en Europe 128.
- Savannah*, rivière de la Georgie, dans l'Amérique Septentrionale 113.
- Sauvages du Canada* (les); Carleton, général Anglois, tente de les armer contre les Etats-Unis; leurs réponses 333. Et aux Etats-Unis qui les sollicitent aussi 334.
- Schuylkill*, fleuve de la Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent duquel & de la Delaware est située la ville de Philadelphie 38, 39.
- Shawenèses*, peuple indigène de la Virginie dans l'Amérique Septentrionale: Discours d'un de leurs chefs à Dunmore gouverneur de la province 76 & suiv.
- Société*, son origine, ses avantages, son but 249. Elle est née des besoins des hommes *ibid.* Elle est essentiellement bonne *ibid.*
- Souverains* (les), ne consultent que leur intérêt personnel 119. Qui devrait s'appuyer sur une administration douce & paternelle 120.
- Suède* (la), royaume au nord de l'Europe, vendoit aux Anglois le bray & le goudron; faute qu'elle commet en 1703 à cet égard 159.
- Superstition* (la), produit l'intolérance & les atrocités qui en font la suite 86 & suiv.

## T

**T**ABAC, les plantations qu'il y en a dans le Maryland font le plus grand objet de sa prospérité 53. Qualités de cette plante découverte en 1520 près de Tabasco dans le Golphe du Mexique *ibid.* Description de la plante. Manière de la semer, travaux qu'elle exige 54 & suiv. Apparence de sa maturité, manière de le préparer 55 & suiv. Pays où il se cultive & ses diverses qualités dans chaque endroit 56 & suiv. Contrées de France où il a été cultivé 58. Cuba fournit à l'Espagne le tabac en poudre, & Caraque celui à fumer 59. Celui du Brésil est excellent à fumer; on

le prépare pour en user en poudre *ibid.* Les meilleurs tabacs croissent au nord de l'Amérique *ibid.* Celui de la Virginie l'emporte sur celui du Maryland 79. On en cultive beaucoup en Europe & particulièrement en Russie 80. Quantités qui en ont été exportées en Angleterre en diverses années *ibid.* Son usage est devenu en Europe une passion malgré les droits énormes qu'il paie 81.

*Thé*, production de la Chine & du Japon ; l'impôt qui y est mis en 1773 dans les colonies Angloises d'Amérique, par le ministère Anglois, y causé une indignation générale 235. Il s'en détruit trois cargaisons à Boston 236.

*Trajan*, Empereur romain, l'usage qu'il ordonne qu'on fasse de son épée 357.

*Transgression* (la), est le premier effet des loix injustes 217.

*Treize provinces confédérées*, des Etats-Unis d'Amérique Septentrionale, leur étendue, nature de leur sol 376 & *sniv.* La pêche est l'unique ressource des quatre plus Septentrionales 376. Etat de leur population avant la guerre 379.

*Turnbull*, Docteur Anglois, engage, en 1767, des Grecs du Péloponnèse à accepter un azyle dans les colonies Angloises de l'Amérique 135. Il leur forme un établissement dans la Floride Orientale : succès de cet établissement *ibid.*

*Turnbull*, ville de la Floride, fondée par un docteur de ce nom, qui y amena en 1767 une colonie de Grecs 135. Etat de cette colonie au premier Janvier 1776, 136.

*Tyrannie* ; la mort du tyran ne l'éteint pas ; son successeur, élevé par lui, suit les mêmes errements 121. C'est elle qui, en desséchant l'Europe, a le plus favorisé la population des colonies Angloises 173. Les potentats Européens ont travaillé à la fortifier chez eux par leurs pertes comme par leurs conquêtes ; comment 181. Elle enfante la contrebande 217. La nature en a créé le germe par la naissance des hommes forts parmi des hommes foibles 250. On

ne prononcé jamais son nom aux nations sans les re-  
muer 330.

*Tyrans* ( les ), ne trouvent des complices que chez  
les peuples corrompus 238. Ils sont haïs de Dieu,  
qui est le principe de la justice & de l'ordre 271.  
Ordre de Trajan à l'officier à qui il remet son épée,  
de l'usage qu'il doit en faire s'il devenoit tyran 357.

## V

**V**ELASQUEZ (Luc), homme exécration, fait la dé-  
couverte de la Floride. Atrocités qu'il y exerce 124. Il  
y périt dans la misère 125.

*Virginie* ( la ), contrée de l'Amérique Septentrionale,  
avec le même sol & le même climat que le Ma-  
ryland, a des avantages sur lui; quels 62. Sa situa-  
tion; les Anglois y abordèrent en 1606, 63. Par  
quelle erreur ils crurent y avoir trouvé d'immenses  
richesses, & quelle en fut la suite fâcheuse *ibid.* &  
*suiv.* La colonie est relevée par le lord Delaware 64.  
Raisons de la lenteur des progrès de cette colonie 65.  
Première loi qui fit tout changer de face 66. Ré-  
volutions que les troubles de l'Angleterre y occa-  
sionnèrent *ibid.* & *suiv.* Obstacles qui s'opposent à la  
prospérité de cette colonie 67 & *suiv.* Conjuración  
des Américains indigènes, dans laquelle il périt un  
grand nombre d'Anglois, dont le massacre étoit gé-  
néral, si les chefs n'eussent été avertis quelques heu-  
res avant le signal 68 & *suiv.* Atrocités qui suivirent  
de part & d'autre cette trahison 69. Les co-  
lons au désespoir se révoltent contre le gouverneur  
*ibid.* & *suiv.* Fin de la révolte 70. Il arrive en  
1679 un nouveau gouverneur qui publie un singulier  
réglement: réflexions sur cet objet 71 & *suiv.* Dans  
le commencement de la colonie, la justice y étoit  
administrée avec un grand désintéressement, les gou-  
verneurs y font des changemens fâcheux 74 & *suiv.*  
Autre innovation funeste qui y fut ordonnée en  
1692, 75. Les travaux n'y prospérèrent qu'au com-

## DES MATIERES. 411

commencement de ce siècle *ibid.* Les démêlés survenus avec les sauvages sont terminés en 1774, 76. Discours de Logan un de leurs chefs à Duamore gouverneur de la province, qui doit servir de monument *ibid.* & *suiv.* Commencemens de la population de la colonie 77 & *suiv.* Révolutions dans sa religion 78. Sa population actuelle 79. Ses productions ; les tabacs sont supérieurs à ceux du Maryland *ibid.* Quantité qui en a été exportée dès 1751 à 1770, 80 & *suiv.* Montant des denrées qu'elle vendit en 1769 en réunion avec le Maryland 81 & *suiv.* Difficultés que les navigateurs trouvent à faire leur chargement 82. Luxe & mollesse de ses colons qui l'ont enlétée 83 & *suiv.* Moyens par lesquels elle pourra se tirer de cette situation 84. Son gouvernement est nommé royal ; pourquoi 199. Ses campagnes sont supérieures à celles des autres provinces confédérées, mais on ne recueille plus dans ses anciennes plantations, que le tiers du tabac qu'elles produisoient autrefois 377.

## W

**WARREN**, chef des Anglo-Américains, tué dans une bataille contre les Anglois en 1775. Son oraison funèbre 245 & *suiv.*

**Washington** (George), Anglo-Américain de la Virginie, déjà connu par sa bravoure, est nommé général des Etats-Unis par le congrès de Philadelphie 347. Il force l'armée royale à quitter précipitamment Boston le 24 Mars 1776 *ibid.* Ne voulut pas hasarder une bataille au commencement de la guerre ; pourquoi 312. Il est abandonné de son armée *ibid.*

**Westmoreland**, comté de la Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale 22.

**Wilginton**, capitale de la Caroline Septentrionale, au nord de l'Amérique 102.

412 TABLE DES MATIERES.

*Williamsbourg*, capitale de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale; nombre de ses habitans 83.

Y

*YORK*, comté de la Pensylvanie, dans l'Amérique Septentrionale 22.

*Fin de la Table des matières du Tome neuvième.*

